Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 47 (1988)

Artikel: Le francoprovençal : français retardé ou français "avancé"? : remarques sur la syllabe dans un groupe de patois romands et savoyards

Autor: Schmid, Heinrich

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-37120

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le francoprovençal: français retardé ou français «avancé»?

Remarques sur la syllabe dans un groupe de patois romands et savoyards*

Lors d'un cours universitaire que j'avais annoncé, il y a plus de dix ans, sous le titre quelque peu provocateur de «Vom Lateinischen zum Romanischen: Fortschritt oder Dekadenz?» (Du latin aux langues romanes, progrès ou décadence?), je me trouvais confronté – fatalement – au problème de la «beauté» ou de l'«harmonie» des langues. Or on sait bien que la beauté ne saurait être une catégorie de la *science* linguistique et qu'il n'est guère possible de trouver une solution objective à un problème essentiellement subjectif. Aussi était-il clair d'emblée qu'on n'arriverait pas à éliminer, au cours

*) Pour les abréviations bibliographiques nous renvoyons au *Glossaire des patois de la Suisse romande* (*GPSR*), vol. 4, p. XI ss. N'y figurent pas, parmi les titres que nous citons sous forme abrégée:

AHLBORN, GUNNAR, *Le patois de Ruffieu-en-Valromey (Ain),* Göteborg 1946.

ALJA = JEAN-BAPTISTE MARTIN / GASTON TUAILLON, *Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord,* Paris 1971ss.

DUBOUX = F. DUBOUX-GENTON, *Dictionnaire du patois vaudois,* s.l. 1981 (voir note 46).

DURAFFOUR, ANTONIN, *Description morphologique avec notes syntaxiques du parler franco-provençal de Vaux (Ain) en 1919–1931,* Grenoble 1932.

DURAFFOUR, ANTONIN, *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain),* Grenoble 1932.

GARDETTE, PIERRE, *Etudes de géographie morphologique sur les patois du Forez.* Mâcon 1941.

GAUCHAT, LOUIS, *Langue et patois de la Suisse romande.* Article extrait du *Dictionnaire géographique de la Suisse,* vol. 5, p. 259ss., Neuchâtel 1907.

GILLIÉRON, JULES, *Vionnaz:* voir note 5.

JAQUENOD, FERNAND, *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens,* Lausanne 1931.

JEANJAQUET/TAPPOLET: voir note 11.

KELLER, HANS-ERICH, *Etudes linguistiques sur les parlers valdôtains* (*RH* 66), Berne 1958.

KUCKUCK, EDITH, *Die Mundarten von Saint-Martin-de-la-Porte und Lanslebourg ...* (*Berliner Beiträge zur Rom. Phil.* V, 3), Jena – Leipzig 1936.

MARTINET, ANDRÉ, *La description phonologique avec application au parler franco-provençal de Hauteville (Savoie). SPRF* 56, Genève – Paris 1956.

ODIN, ALFRED, *Etude sur le verbe dans le patois de Blonay,* Halle 1887.

REYMOND-BOSSARD = JULES REYMOND / MAURICE BOSSARD, *Le patois vaudois, Grammaire et vocabulaire,* Lausanne 1979.

TUAILLON, GASTON, *Le francoprovençal: progrès d'une définition,* in: *TLL* 10 (1972), 293–339 (et Saint-Nicolas [Aoste] 1983).

Pour les abréviations géographiques voir note 69!

Je remercie chaleureusement de leurs précieux conseils Monsieur et Madame Bernard et Chantal Schüle ainsi que Madame Yvonne Moser et Madame Maya Schärer. Sans leur critique bienveillante les imperfections de style seraient bien plus nombreuses dans le texte qui suit.

du semestre, le point d'interrogation dont était pourvu le titre. Si différents que soient les systèmes linguistiques passés en revue, la tentative d'établir entre eux une hiérarchie - qu'il s'agisse de critères esthétiques ou fonctionnels - ne pouvait qu'échouer.

Le programme envisagé nous donnait pourtant l'occasion d'examiner de plus près certains aspects fondamentaux des langues en question: traits morphologiques et syntaxiques surtout, sans négliger pour autant ni le lexique ni les sons. Et on aurait bien tort de les négliger. Quant à la phonétique en particulier, il est difficile de ne pas reconnaître son importance capitale. C'est sans doute au niveau des éléments phoniques du langage qu'on observe les divergences les plus spectaculaires, sinon entre le latin et ses descendants, du moins à l'intérieur du groupe roman. Les différences sont profondes en ce qui concerne les sons en eux-mêmes, elles sont énormes si l'on tient compte de la façon de combiner les éléments, d'organiser pour ainsi dire l'architecture sonore des mots, des propositions, des textes. De sorte que, si quelqu'un s'avisait de baser la classification linguistique sur le seul critère de la structure phonétique ou phonologique actuelle, la famille des langues romanes se désagrégerait à vue d'œil[1].

M'occupant donc, entre autres, de l'aspect phonétique des mots, je fus surpris de constater que certains textes francoprovençaux présentent un pourcentage de voyelles plus élevé que les textes de n'importe quel autre idiome du groupe roman[1a]. Comme première base de comparaison j'avais choisi l'inévitable Parabole de l'Enfant Prodigue[2], traduite non seulement dans toutes les langues du groupe, mais, depuis Bernardino Biondelli, dans d'innombrables dialectes gallo-italiques, italiens, sardes, occitans et français. Quelques sondages supplémentaires réalisés par mes étudiants confirmèrent pleinement les résultats que j'avais obtenus au préalable. Le phénomène ne manquait pas de m'intriguer, et je me proposais d'y revenir plus tard.

Si nous reprenons donc, après un intervalle de dix ans, le même sujet, nous constatons tout d'abord que la particularité phonétique qui m'avait frappé ne s'étend pas dans la même mesure à tout le domaine francoprovençal. Elle appartient plus spécifiquement à un groupe de patois vaudois, fribourgeois et valaisans, avec des échos plus ou moins manifestes surtout dans le Faucigny, le Dauphiné septentrional et le Lyonnais. D'un examen détaillé de la collection de textes bien connue d'Eugen Herzog[3] ainsi que des numéros 1-50 et 400-449 des *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* il ressort clairement que l'épicentre du phénomène se situe (ou se situait) au nord, au nord-est et au sud-est du Lac Léman, voir notre carte, fig. 1.

[1] Cf. ZITA HESS, *Typologischer Vergleich der romanischen Sprachen auf phonologischer Basis*, p. 304: «Es muss mit der Möglichkeit gerechnet werden, dass die 'romanischen' Sprachen in phonologischer Sicht gar keine Einheit bilden», etc. A notre avis c'est plutôt une certitude qu'une possibilité.

[1a] Voir les indications plus détaillées ci-dessous, note 97.

[2] Préférable, à notre avis, à la plupart des textes qu'on s'est cru obligé de mettre à sa place dans des travaux de dialectologie plus récents.

[3] *Neufranzösische Dialekttexte*, Leipzig [2]1914.

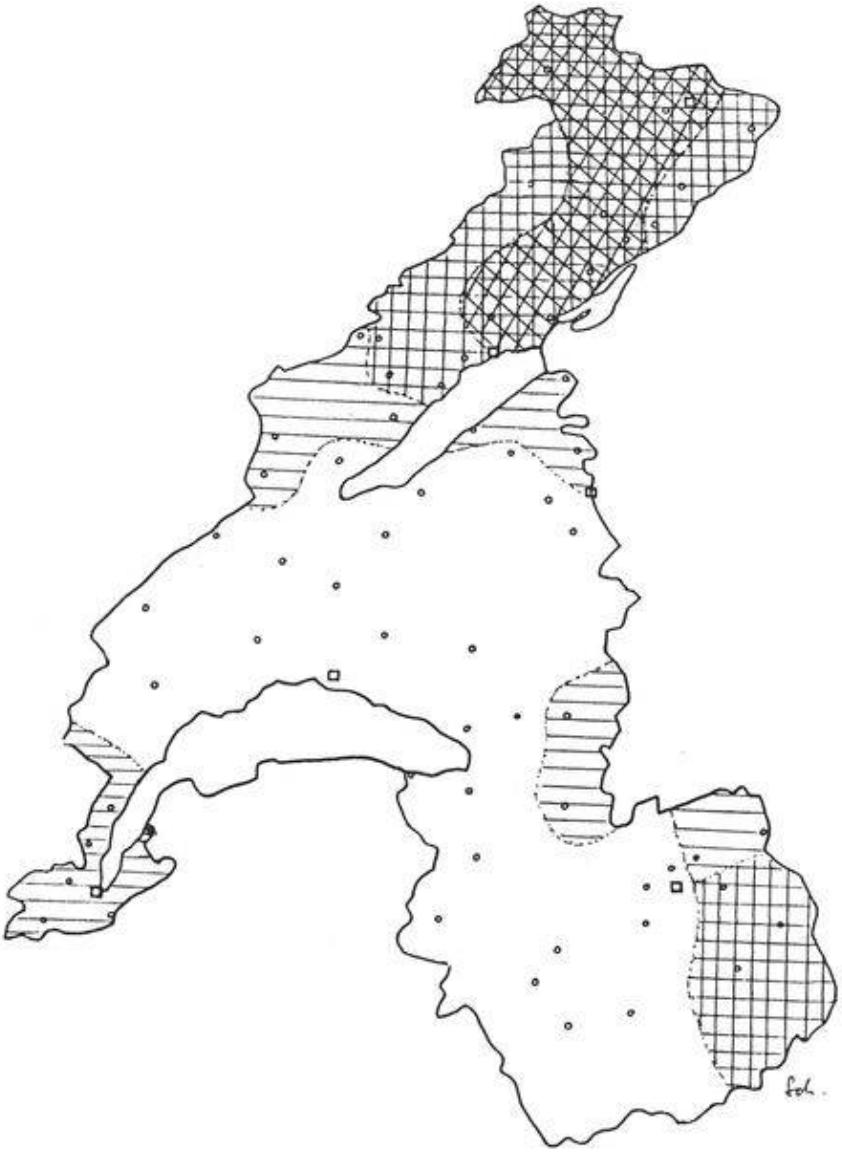


Fig. 1. Nombre des syllabes fermées d'après les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands (TPSR)*, col. 1–50 et 400–449 (environ 230 syllabes au total dans un patois vaudois «moyen», à peine 200 syllabes dans le français parlé d'aujourd'hui)

Légende:

1– 9

10–19

20–39

40–49 (plus de 50 en français)

○ lieu d'enquête des TPSR

□ chef-lieu de canton

En observant les exemples de plus près, on constatera que la fréquence étonnante des voyelles va de pair avec une prédilection très accusée pour la syllabe ouverte ou, autrement dit, avec une forte aversion contre les consonnes décroissantes (implosives), soit à l'intérieur du mot, soit à la finale. Tandis que pour le français on admet en général un pourcentage de syllabes ouvertes d'environ 76 à 82[4], le chiffre monte à plus de 95% dans les patois de la zone qui nous intéresse. Les mots français qui figurent dans l'excellent «Tableau comparatif» de Louis Gauchat, *Langue et patois de la Suisse romande,* p. 9, contiennent 17–18 syllabes fermées (d'après la prononciation moderne; cf. ci-dessous, note 6, début); dans les mots patois correspondants on compte 13 syllabes fermées à Porrentruy (canton du Jura, «français de l'est»), 6 à Noiraigue (Neuchâtel), 3 à Lausanne, à Gruyères (Fribourg) et à Martigny (Bas-Valais), 2 à Estavayer (Fribourg) et à Hermance (Genève)[4a], et de nouveau 12 à Grimentz, dans le Haut-Valais roman.

Pour en venir aux faits (ou plutôt aux exemples): La Parabole de l'Enfant Prodigue transcrite, il y a plus de cent ans, dans le patois de Vionnaz (Bas-Valais, aux abords du Lac Léman)[5] contient les exemples suivants (syllabe fermée en français / syllabe ouverte en patois)[6].

a) Syllabe finale du mot français, d'après la prononciation actuelle:

om / ǫmə (ǫmo[7]) 'homme' 11	*eritaž / irətāžə (- žo)* 12
žön / žūvənə (-əno) 'jeune' 12...	*žur / žǫ* 'jours' 13
per / pārə 'père' 12...	*ün / na* 'une' 14

[4] 80,36% d'après Wioland, 82% d'après v. Wartburg, 76% d'après Marcot (voir François Wioland, *Les structures syllabiques du français,* Paris 1985, p. 264). Des tableaux contenus dans la typologie comparative de Zita Hess (cf. ci-dessus, note 1), p. 210, il résulte un pourcentage de 78 (Hess), respectivement de 76 syllabes ouvertes (Delattre et Olsen). – A la lumière des textes publiés par Herzog on arrive à 65–80% dans les patois du domaine français proprement dit, à 85–99% dans la région francoprovençale et dans quelques zones limitrophes du Jura et du Mâconnais. – Notons qu'en latin la fréquence relative des syllabes ouvertes était beaucoup plus basse: 53% d'après Sandor Kiss, *voir* Jakob Wüest, *La dialectalisation de la Galloromania* (*RH* 91), p. 116.

[4a] Les résultats «record» d'Estavayer et d'Hermance sont plutôt fortuits et s'expliquent par le petit nombre d'exemples.

[5] Jules Gilliéron, *Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais), Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes,* 40e fascicule, Paris 1880, p. 133 ss. – Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui estiment que les changements de méthode ont déclassé automatiquement les travaux des générations précédentes.

[6] Nous supposons qu'une voyelle finale réduite suffit à ouvrir une syllabe (*fe-nᵃ, o-mᵒ, fra-rᵉ*) et que le deuxième élément d'une diphtongue décroissante ne suffit pas à la fermer (*au̯-trə, fai̯-rə:* syllabes ouvertes); voir ci-dessous, note 17. – Les numéros renvoient aux versets de l'Evangile selon Saint Luc, chapitre 15. Des points de suspension après le chiffre indiquent que la même forme se trouve plus d'une fois dans le texte. Dans la transcription des formes patoises nous suivons de près (mutatis mutandis) la notation de Gilliéron; la transcription des formes françaises est aussi sommaire que possible (sans distinction de la durée et du degré d'ouverture des voyelles, pas d'accent tonique, etc.).

[7] Les variantes en *-o* correspondent au phonétisme normal des patois francoprovençaux et ne sont pas inconnues dans la commune de Vionnaz même, où on les trouve (ou trouvait) chez les patoisants des hameaux de Mayen et de Revereulaz (Gilliéron p. 40). Notons que le texte publié

grād / grāta 'grande' 14
famin / faməna 'famine' 14
mizer / mizẹrə 'misère' 14
servis / servisə (-iso) 15...
sür / sü 'sur' 15
ter / tẹrə 'terres' 15
gus / dūfə 'gousses' 16
abōdās / abõdāsə 17
krev / kreuvə (-vo) '(je) crève' 17
dịn/ dịnə (-nọ) 'digne' (masc.) 19
kom / kəmẹ 'comme' (?) 19
ver / vẹ 'vers' 20
ākor / ākọ 'encore' 20
syel / šẹlə (-lo) 'ciel' 21
bel / bāla 'belle' 22
rob / rọba 'robe' 22
bot / bọtə 'bottes' 22
mor / mọ 'mort' 24
dās / dāfə 'danse' 25
frer / frārə 'frère' 27
bon / bọəna 'bonne' 27
pur / pọ 'pour' 29...
režwir / rəẑọyẹ 'réjouir' 29...
avek / awẹ 'avec' 29...
fam / fẹnə 'femmes' 30
tužur / tọẑọ 'toujours' 31
fer / feirə 'faire' 32

b) Syllabe initiale de mots bisyllabiques:

kelkə / kakə 'quelques' 13
perdü / pẹdü 'perdu' 24

bb) Et on devra ajouter, du point de vue du français actuel:

el plü / ẹ lə pôə 'et le plus (jeune)' 13
evnü / ẹ vəneu 'est venu' 14...
dās pei / dẹ si payi 'dans ce pays' 14
sešte / sẹ ẑətọ 's'est jeté' 20
amne / amənə 'amenez' 23
parskə / parsə kə 'parce que' 24
admāde / a dəmādọ 'a demandé' 26
rəvnü / rəvəneu 'revenu' 30
tuskə že / tọ sə ki 'tout ce que (j')ai' 31

c) A comparer en outre les cas suivants, où le patois diffère du français par le choix des mots:

fis / mənọ 'fils' 11...
alor / adõ 'alors' 12...
movez / kruya 'mauvaise' 13
movez / kruyə 'mauvaises' 30
por / kayõ 'porcs' 15...
person / nõ 'personne' 16
bag / verẑẹta 'bague' 22

Le texte patois ne contient des syllabes fermées que dans les mots suivants[8]: *partadyā (-adā, -aŷā?)* 'partagé' 12, *parti* 13, 15, 20, *servisə (-iso)* 15, 17, *domestikə (-ko)* 'domestique(s)' 19, 22, 26, 27, *apọrta* 'apportez' 22, *verẑẹta* 'bague' 22, *parsə* 'parce' 24, 27, 32, *rətọrnọ* 32, soit 21 cas sur un total de 735 syllabes, c'est-à-dire moins de 3%, et toutes ces syllabes fermées se terminent, excepté le seul cas de *domestikə*, en *-r-*, la consonne la moins consonne qui soit (à part les semi-«voyelles» *y, w* et *ẅ*). Le texte

par JEANJAQUET en 1938 donne pour Vionnaz les formes *ọm*[ə], *ẑuvənn*[ə], *vəlāẑ*[ə], *ātro* 'autres', etc., voir ci-dessous p. 130. Cf. à ce propos HASSELROT, *Ollon*, p. 119s.: *-o* > *-ə* dans la moitié sud du district d'Aigle, sur l'autre rive du Rhône, en face de Vionnaz.

[8] On se gardera bien de considérer comme fermées des syllabes comme *lyeuz* (*lə pārə lyeuz a partadā sõ bāē*, 12), *ẹl* (*ẹl a korāi*, 20), variantes de *lyeu* 'leur', *ẹ* 'il' devant voyelle. Et on divisera *mādyā* (13, = *mādā*), *pẹ-tyā* (18, *pẹtā*), *irə-tā-dzə* (12, *-āẑə*), etc.

français par contre comporte une bonne centaine[9] de syllabes fermées sur un total qui peut varier très considérablement, selon la rapidité du débit et le mode d'articulation[10], d'environ 610 à presque 700, ce qui correspond à un taux de 15–20%.

L'examen du texte de Vionnaz publié en 1938 par Jules Jeanjaquet[11] confirme, dans les grandes lignes, ces résultats: 22 syllabes fermées sur un total d'environ 550, donc à peu près 4%, à savoir 13 en *-r-* (jamais à la fin du mot), 3 en *-s-* (*ręstāvə, bəstu, paskǫ̃* 'parce qu'on'), 3 en *-k* (*šọk* 'galoches', *atã k̲ tõ*... 'autant que ton vilain café', *õ dörə k̲ voz ala* 'on dirait que vous allez'), une en *-p-* (*sę̃pϑamę̃*), une en *-n-* réduit (*kãẽnta* [*kãẽ^{n}ta*]), une géminée (*ẑuvənno,* forme isolée[12]). Et de nouveau le patois diffère profondément du français, qui est beaucoup moins hostile aux consonnes implosives. Qu'on compare les exemples suivants (syllabes fermées en français / syllabes ouvertes en patois):

sup/səpa (səp^{a} etc., cf. la note 11) 'soupe', *tut/tota* 'toute', *bel/bala* 'belle', *twal/taela* 'toile', *mod/mūda* 'mode', *pasyãs/pašę̃fə* 'patience', *grosyer/grọšẹrə* 'grossière', *tut/totə* 'toutes', *nuvel/novẹlə* 'nouvelles', *manyer/manaerə* 'manières', *pyes/pyẹfə* 'pièces', *fam/fenə* 'femmes', *šmiz/ŝəmīzə* 'chemises', *bot/bọtə* 'bottes', *šer/ŝyẹ̃rə* 'chères', *fin/fãę̃nə* 'fines', *servel/sẹrvẹlə* 'cervelles', *vilaž/vəlāẑọ* 'village', *sẽž/sę̃ẑọ* 'singe, -es', *šãvr(ə)/ŝənẹvọ* 'chanvre', *otr(ə)/ātro* 'autres', *om/ọmọ* 'hommes', *dimãš/dəmẽẑə* 'dimanche', *fer/fẹrə* 'faire', *vwar/vẹ̃rə* 'voir', *vid/wədyẹ* '(on) vide', *et/ẹ̃tə* '(vous) êtes', *dešir/(degǫ̃drǫ̃)* 'déchirent', *les/lāsǫ̃* 'laissent'. – *or/ǫ̃* 'or', *otur/ǫ̃utọ* 'autour', *iver/ivẹ̃* 'hiver', *tužur/toẑo* 'toujours', *pur/po* 'pour', *avek/awẹ* 'avec', *trafik/trafi* 'trafic'; *kom/kəmę̃* 'comme'. – *tisrā/tisẹrā* 'tisserand'; *ležnu/luẑẹnöu* 'les genoux'.

[9] A peu près 120 au maximum, toujours en tenant compe de la phonétique syntaxique.

[10] *ə* muets ou – en partie – prononcés, contraction de voyelles en hiatus, etc. – Rappelons en marge que la prononciation de nos jours n'est pas tout à fait identique à celle de 1880, et n'oublions pas (cela dit à l'adresse de ceux qui aimeraient voir des chiffres rigoureusement exacts et des pourcentages à deux positions après la virgule) qu'on a nié l'existence même du phénomène qui fait l'objet de notre recherche, c'est-à-dire de la syllabe ... Voir à ce propos THEO VENNEMANN, *Silben, Segmente, Akzente,* p. 261: «Es geht mir dabei nicht um eine theoretische Diskussion – ob der Silbenbegriff definierbar sei, ob er nützlich sei, ob Silben phonetische oder phonologische Entitäten seien, *ob es sie überhaupt gebe;* über all diese mühsamen und *müssigen* Diskussionen setze ich mich hinweg...» A nous d'en faire autant, sans toutefois perdre de vue que les fondements théoriques ne sont pas des plus solides et que la délimitation de la syllabe pose certains problèmes difficiles à résoudre. En effet le phénomène «syllabe», pourtant bien réel, commence à s'évaporer dès qu'on s'efforce de le serrer de près: la langue se moque, une fois de plus, des linguistes...

[11] *Lautbibliothek, Texte zu den Sprachplatten des Instituts für Lautforschung an der Universität Berlin,* herausgegeben von D. WESTERMANN, Nr. 51 (contenu dans le recueil *Vingt-cinq textes patois du Valais* ... par J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET, 1929–1958). En adaptant la transcription phonétique au système de la revue *Vox Romanica,* nous nous permettons quelques simplifications, surtout en ce qui concerne les sons intermédiaires et réduits, qui abondent dans la notation de Jeanjaquet et de Tappolet.

[12] Voir cependant FANKHAUSER, p. 134s.: *-mm-, -nn-, -ll-, -rr-* après l'accent tonique dans le patois du Val d'Illiez. Cf. en outre GERSTER, *Montana,* p. 138s. et ci-dessous, note 24.

Ajoutons que parmi les 37 noms de nombre enregistrés à Vionnaz (Jeanj./Tappolet 7) huit seulement contiennent des syllabes fermées (*katr, wit, dyẹzwit, mil* à la fin, *katǫ̃rzə, dyẹzsa, dyẹzwit, dyẹznöu, sẹptãta* à l'intérieur du mot), c'est-à-dire neuf cas (= 13%) sur un total de 68 syllabes, contre 26–28 cas (= 44–49%) sur un total de 57–59 en français[13]. Dans le patois voisin du Val d'Illiez (Jeanj./Tapp. n° 53, p. 7) on compte, dans les mêmes numéraux, deux syllabes fermées seulement (*katǫrðə, sẹptãta*) sur un total de 80, soit 2,5%, et le patois du Val de Bagnes ne présente, d'après Bjerrome 67 s., que des syllabes ouvertes (*katǫ̃zə, satãta, mïlə* etc.), excepté la seule variante *katǫrzə*, qui alterne avec *katǫ̃zə* (Jeanj./Tapp. n°s 59 et 60). En revanche le taux des syllabes fermées s'élève brusquement à plus de 30% dans la partie supérieure du Valais roman, en amont de Sion: 35% à Evolène, 50% à Grône (toujours en ce qui concerne les numéraux, notamment ceux de 1 à 20, 100 et les dizaines de 30 à 90, cf. Jeanj./Tapp. n°s 68 et 71). Nous reviendrons plus tard au problème des différences régionales à l'intérieur du domaine francoprovençal.

Il suffit de parcourir la liste des exemples pour se rendre compte des tendances qui ont déterminé l'évolution divergente du français et des patois romands choisis comme représentants d'un groupe de parlers francoprovençaux. C'est d'une part la particularité du français moderne de supprimer, dans la prononciation courante, la majorité des *e* dits «muets», ce qui augmente très sensiblement le nombre des syllabes fermées ('femme' *fã-mə > fam,* 'père' *pe-rə > per,* 'âge' *a-žə > až,* 'acheter' *a-šə-ter > aš-té,* etc. – mais *fe-na, pa-re, a-ẑo, a-ŝə-ta* en francoprovençal[14]); c'est d'autre part la tendance du patois à éliminer la consonne finale du mot ou de la syllabe et de se défaire, par là même, d'une entrave préexistente (*ẑo* 'jour', *ivẹ* 'hiver', *trafi* 'trafic', *pẹdü* 'perdu', *katǫze* 'quatorze', pour ne citer que quelques formes contenues dans nos textes bas-valaisans).

Il ne faut pourtant pas se tromper: la tendance à supprimer les consonnes implosives est loin d'être inconnue au français[15]. Si elle n'a pas agi, en français, avec la même régularité qu'en francoprovençal, elle s'est néanmoins manifestée à plusieurs reprises, tout au long de l'histoire, depuis les origines jusqu'à l'époque classique, où commence à se faire sentir l'autorité répressive des grammairiens et de l'Académie Française et se prépare la dictature linguistique de l'école. L'antipathie – relativement modérée – du français pour les consonnes implosives, qui porte à l'ouverture de la syllabe, entre en jeu dans les changements suivants[16]:

[13] Formes absolues, en adoptant les variantes régionales *septante, huitante* et *nonante.*

[14] Dans une partie du domaine francoprovençal on observe une certaine tendance à l'affaiblissement des voyelles finales atones (*fen^{ə}, par^{ə}, až^{ə}* etc.). L'effacement total, sous l'influence du français, marque la phase «létale» de désintégration ou «francisation» du patois, voir ci-dessous, p. 137 et notes 36–37.

[15] Ni du reste, dans une certaine mesure, à l'occitan, surtout en ce qui concerne le *-r* final (Auvergne septentrionale, Provence, Haut-Languedoc, Gascogne). Cf. en outre, au Moyen Age, *dent > den, man > ma,* etc.

[16] Il convient de mentionner, dans ce même contexte, la dégémination, qui est pourtant

– 1° La vocalisation de *-l-* devant consonne (*altre* > *au̯tre*[17], etc.), phénomène largement répandu dans plusieurs langues romanes, surtout au niveau des dialectes; cf. l'évolution -C- + cons. > *-i̯-* (LACTE > **lai̯te*[17] [> *lai̯t*]), commune à toute la Romania occidentale (voir en outre ci-dessus, note 16).

– 2° L'affaiblissement progressif de *s* devant consonne et à la fin du mot, sauf dans certains cas de phonétique syntaxique (*testə* > *tehtə* > *tetə; pies* 'pieds' > *pie,* prononciation identique du singulier et du pluriel; etc.).

– 3° L'amuïssement des occlusives orales et de *-f* à la fin du mot (surtout *-t,* [*-d*], en partie *-k,* [*-g*], *-p* et *-f*[17a]).

– 4° L'élimination des consonnes nasales implosives, compensée par la nasalisation complète de la voyelle précédente (*grãn* > *grã* 'grand', *grãn-də* > *grã-də* 'grande', etc.; l'évolution ne semble s'être accomplie qu'au 17e/18e siècle[18]).

– 5° Quant aux liquides finales du mot[19], en particulier la vibrante *-r,* elles étaient en train de disparaître vers la fin du Moyen Age (*menteur* > *menteu,* d'où le féminin *menteuse,* d'après le modèle *peureu[x]/peureuse* -OSU/-OSA, etc.); mais un puissant mouvement de régression a fini par rétablir, dans la majorité des cas, les *-r* et les *-l* primitifs (*manger, premier, dernier, léger, soulier* prononcés sans *-r,* mais *dormir, pouvoir, menteur, mer, cher, fier, amer,* etc. avec *-r*; *sourcil, fusil, cul* sans *-l,* mais *cil, fil, nul* [*sel, tel, cheval*], etc. avec *-l;* pour *nombril, chenil* etc. on hésite toujours)[20].

commune au français et aux autres langues romanes «occidentales», de l'Istrie et du Frioul au Portugal, sans parler du roumain. Il n'y a, à part quelques cas marginaux, que l'Italie péninsulaire et insulaire (y compris la Corse et la Sardaigne) qui reste fidèle aux géminées.

[17] A notre avis les semi-voyelles de *au̯, ai̯* etc. (*au̯-trə, *lai̯-te*) ne fermaient guère la syllabe (cf. ci-dessus, note 6). C'est pourquoi nous renonçons à énumérer, parmi les changements phonétiques qui conduisent à l'ouverture de la syllabe, la monophtongaison d'anciennes diphtongues décroissantes (la diphtongue croissante *ü̯e* est soumise au même traitement: *ü̯é* > *ö* comme *éu̯* > *ö!*) ou la transformation de *oi̯* en diphtongue croissante (> *oé* > *u̯é* etc.); voir par contre MARTINET, *Economie,* p. 326. Il nous paraît significatif que le galloroman, du moins dans la partie septentrionale, y compris le francoprovençal, traitait les consonnes précédées de *au* et suivies d'une voyelle exactement comme en position intervocalique (PAUPERE > anc. frç. *pov̄re, anc. frcprov. pov̄r-o,* anc. occit. *pau̯bre,* cf. RIPA > *rive, riva, riba;* AUCA > *oi̯e, ov̄e,* [mais occit. *auca*]; AUCELLU > *oisel (-z̄-), oisel (> oz̄é), auz̄el* [et *aucel*]; CAUSA > *chose (-z̄-), chosa (> ŝuz̄a), cauz̄a* [et *causa*]; AUDIRE > *oir, oir, auz̄ir;* etc.), à la différence des parlers gallo-italiques et rhétoromans (sursilv. *pauper, utschi, auca, caussa, udir;* lomb. *oca, cossa, oldir* [mais *pov̄er* > *por* et *usell* = *üz̄él*]). Notons dans ce contexte que le francoprovençal manifeste une certaine tendance à «vocaliser» (ouvrir davantage) le deuxième élément des diphtongues *ai̯* et *au̯,* d'où les résultats du type *taela* TELA, *aora* HORA, caractéristiques pour une partie du domaine. (Une tendance opposée – dévocalisation, «durcissement» – s'observe surtout dans le Haut-Valais, cf. ci-dessous, p. 133 et note 24).

[17a] En ancien français effacement devant *-s* flexionnel: *sac/sas, clef/clés,* etc. (cf. la note 19).

[18] Cf. l'homophonie de *grammaire* et *grand-mère,* qui produit le malentendu de la servante: MOLIÈRE, *Femmes Savantes,* acte II, scène 6.

[19] En ancien français *fil* < FILUM, FILI, mais *fius* < FILUS, FILOS, *tel* < TALEM, mais *teus* < TALIS, TALES, etc. (cf. les types *cheval/chevaux, ciel/cieux,* etc.).

[20] De nos jours on observe des tendances analogues en ce qui concerne, p. ex., le *-f* de *neuf* (numéral) dans des combinaisons du type *neuf cents, neuf jours.* Cf. la prononciation (aujourd'hui générale) *avẹk:* LITTRÉ, vers la fin du 19e siècle, recommandait encore de prononcer *avẹ,* si le mot

Le comportement des patois français n'est pas uniforme à cet égard. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à feuilleter l'atlas de Gilliéron/Edmont. Nous avons examiné une cinquantaine de cartes (mots en *-r, -l, -s, -f, -c, -t*[21]), dressant d'abord une série de tableaux détaillés, pour les résumer ensuite en une carte synoptique. Et voici, très sommairement, le résultat de l'opération (voir notre figure n° 2, p. 135)[21a]:

Le nord (Picardie, Wallonie), le nord-est (Lorraine) et le sud-ouest (Saintonge, Angoumois, Indre) accusent une certaine tendance à éliminer les consonnes finales, là où elles persistent ou réapparaissent en français standard. Le nord-ouest (quelques zones de la Normandie, de la Bretagne et du Maine) arrive à les supprimer dans la grande majorité des cas; le sud-est (Bourgogne, Franche-Comté et surtout la région francoprovençale, à l'exception de quelques vallées alpines) va encore plus loin, par endroits jusqu'à l'élimination de [presque] toute consonne finale du mot.

On voit donc qu'une tendance, générale, amorcée dans la langue française, mais refoulée ensuite, s'est épanouie plus ou moins librement dans quelques zones marginales, sans parvenir cependant – si ce n'est de façon atténuée – à tous les recoins du territoire. En effet, quand on remonte le cours du haut Rhône, aux environs de Sion, ou que l'on pénètre dans les vallées latérales (Evolène/Val d'Hérens), le taux des syllabes fermées augmente brusquement, voir ci-dessus, p. 131. C'est qu'on se trouve en présence de patois périphériques qui tolèrent beaucoup mieux les finales consonantiques[22], qui conservent en partie, comme ceux du Midi, les nasales implosives[23], qui ont même développé des consonnes supplémentaires (*-g-/-k* [ou *-b-/-p*] «parasites»[24]). – Une situation analogue se constate en Savoie, notamment dans la

suivant commençait par une consonne («avec vous, dites: à-vè-vous»). La même tendance conduit, tout récemment, à des prononciations archifausses comme *Berlioze, Chappaze* (Berlioz, Chappaz: ce sont des noms francoprovençaux en *-o* et *-a* atone que l'on avait muni d'un *-z* purement graphique, cf. G. TUAILLON, *RLiR* 41, 120ss.).

[21] dur, mûr, pur, cœur, cher, fer, hiver, hier, jour, or, dormir, venir, pouvoir, sur, pour; sel, miel, fil, avril; six, dix, os; neuf '9', suif, œuf; sec, sac, bouc, soc, cinq, avec; sept, huit, vingt; fort, vert, sourd, tard, renard; mars, ours, cerf, marc, et quelques autres.

[21a] Pour des raisons d'ordre technique nous ne reproduisons, dans notre esquisse (fig. 2), qu'un choix plus restreint d'exemples, à savoir les cartes suivantes de l'*ALF:* dur, mûr, cher (c'est ~), hier (695), cœur, fer, jour, hiver, or; cerf, fort, vert, tard, renard; sel, miel, [fil]; sec, sac, cinq (289, forme absolue); neuf (906, num., forme absolue), suif; dix (412, forme absolue); ours, mars.

[22] Cf. p. ex. *siŋk, šiš, šat, wẹt* '5, 6, 7, 8' à Evolène. Notons à ce propos que certains patois de la même région – et ce n'est pas par hasard! – tendent à supprimer les voyelles finales atones, p. ex. *õ(ŋ)z, dọz, trẹz* ..., *trẽ(n)t, karãt, si(ŋ)kãt* etc. à Hérémence et à Grône (au lieu de *õŋzə, dozə, trẽnta, karãnta* ... (influence de l'école?). Voir, entre autres, GERSTER, *Montana,* p. 152.

[23] *sẹn* 'cent', *siŋk, oŋz', kiŋz', vint, trẹnta, karanta* etc. à Evolène.

[24] *avẹk* 'avait', *pruk* «prou», *tẅik* («tuit») 'tous' à Evolène, *mẹ́k* 'mois', *partèk* 'parti(s)' part. passé à Grône, pour ne citer que quelques exemples tirés de JEANJAQUET/TAPPOLET. Pour plus de détails voir surtout GERSTER, *Montana,* p. 78ss., 109ss., 146ss. (*nup* 'nu', *vẹndup* 'vendu', *dubr, dubra* 'dur, dure' etc. à Montana; cf. ZIMMERLI, *Sprachgrenze* III, tab. IX), KELLER, *Valdôt,* p. 59ss. – On a vu que certains patois valaisans connaissent des géminées secondaires (cf. ci-dessus, p. 130, note 12). En ce qui concerne la Vallée d'Aoste ainsi que certains allongements sporadiques en Suisse romande, cf. KELLER, *Valdôt.,* p. 101ss.

Haute-Maurienne, et c'est encore Jules Gilliéron qu'il faut citer (*Rev. Pat. Gallorom.* 1, 1887, 179ss.). Le patois de Bonneval, premier village sur l'Arc, à 1835 m. d'altitude, conserve – ou conservait – un très grand nombre de consonnes finales[25]: *-t* (*nęt* 'nuit', *sǫut* 'sou', *plat* 'plat', *ęfęnt* 'enfant'; comme terminaison verbale dans *dęt* 'il dit', *vant* 'ils vont', etc.), *-s* comme élément du radical et comme signe du pluriel (*vǫs* 'vous', *bras* 'bras', *ręys* 'racine', *tẽs* 'temps'; *ãs* 'ans', *sǫlārs* 'souliers', *ręns* 'reins', etc.), *-k* (*sank* 'sang', *pǫ̈rk* 'porc'), *-p* (*drap*), *-n̰* (*pęn̰* 'poing', *δǫ̈n̰* 'juin'), *-l̰* (*žənǫl̰* 'genou', *pyęl̰* 'pou'), *-m* (*fam* 'faim') et souvent *-n* (*ϑęn* 'chien', *ryęn* 'rien', *męlęn* 'moulin', etc.). – Lanslebourg, 20 km en aval, à 1400 m, est nettement moins conservateur (Gilliéron, *op. cit.*, p. 182; *ALF* point 973): *-t* et *-r* persistent, mais *-s*[26], *-l, -n, -m, -n̰* et «en général» *-k* disparaissent[27]. – Et le décalage continue: St-Martin-[de-] la-Porte, à 800 m (*ALF* point 963), supprime le *-t* final bien plus fréquemment que Lanslebourg (*n̰węt, dręt, plat,* mais *frę* 'froid', *tęy* 'toit', *sur* 'sourd' [Lanslebourg: *fręt, tęt, sǫrt*], et il laisse tomber le *-r* des infinitifs en -ARE ainsi que du suffixe -ARIUS (Kuckuck, p. 21ss., 27s., 56). – Le patois d'Epierre enfin, dans la Basse-Maurienne, à 370 m d'altitude (*ALF* point 953), ne s'arrête pas là. Voir le tableau suivant[28], qui illustre l'échelonnement du phénomène à mesure qu'on monte ou qu'on descend la vallée[29].

(franç.)	Epierre (*ALF* 953)	St-Martin (*ALF* 963)	Lanslebourg (*ALF* 973)	Basse-/Haute-Maurienne
(sang)	~ *sã*	~ *sã*	*sãk*	– – *k*
(vingt)	~ *vę*	~ *vẽ*	*vẽt*	– – *t*
(six)	*šę*	~ *šę*	*sęs*	– – *s*
(sac)	*sa*	*sak*	~ *sak*	– *k* *k*
(chat)	~ *ϑa*	*ϑat*	~ *fat*	– *t* *t*
(dix)	*dyi*	*dĩϑ*	~ *dis*	– *ϑ* *s*
(sourd)	*šǭ*	*sur*	*sǫrt*	– *r* *rt*
(mars)	*mā*	*mār*	*mars*	– *r* *rs*
(vert)	*vā*	*vęrt*	~ *vęrt*	– *rt* *rt*
(ours)	*ǭ*	*ǫrt*[30]	~ *ǫrs*	– *rt* *rs*
(tard)	~ *tār*	*tart*	~ *tart*	*r* *rt* *rt*
(cerf)	~ *sar*	*sęrf*	~ *sęrf*	*r* *rf* *rf*

[25] Finales secondaires, galloromanes!

[26] A la différence du patois de Bessans (entre Lanslebourg et Bonneval), où l'on note encore des pluriels en *-s*, p. ex. *ẑǫrś* 'jours', *nẅęs* 'nuits', *ALJA* 77, 72, point 64.

[27] *-k (-g)* est conservé p. ex. dans le nom du lieu même: *lę̃-bǫrg,-k* (*ALF* c. II).

[28] Mots «autochtones» et mots «d'emprunt»!

[29] L'*ALJA*, avec six points d'enquête en Maurienne (de Saint-Alban-des-Hurtières, dans la basse

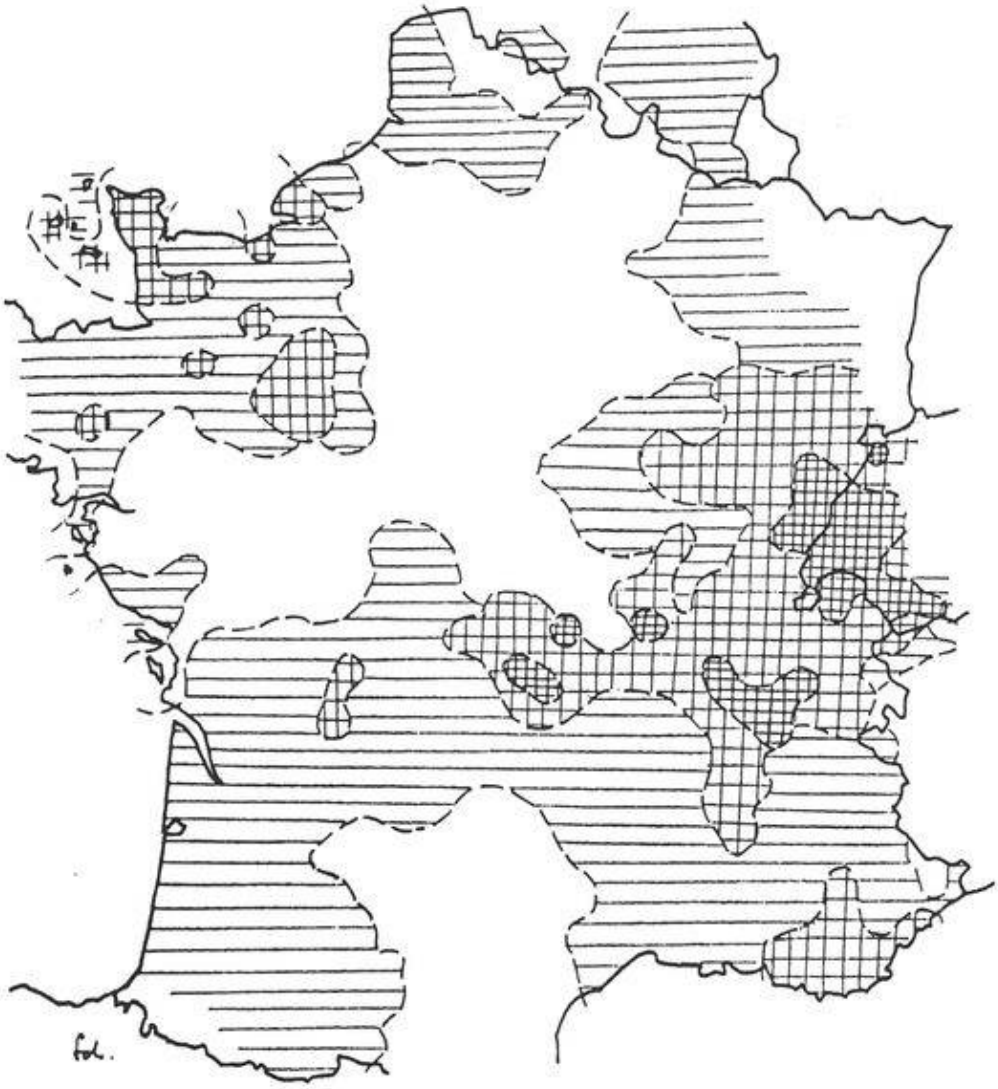
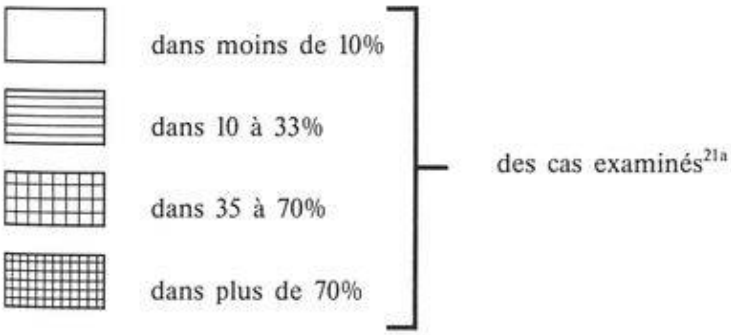


Fig. 2. Chute des consonnes finales conservées ou restituées en français standard (p. ex. *dur, fort, sel, sec, suif, dix, ours*), d'après l'*ALF*

Légende:



Même constatation pour la Tarentaise: la vallée supérieure conserve des consonnes finales disparues ailleurs, comme le montrent les exemples suivants, recueillis par Edmont à Séez, au pied du Petit-St-Bernard (*ALF* point 965): *vọlǫ̈r, rẹ̄ʸnạ̄r* 'renard', *sal* 'sel', *myẹl, lõbrīl* 'nombril', *enā̊t* 'en haut', *sak, tabak, šẹs* 'six', *mars, ors* 'ours', etc. A Bozel (*ALF* point 964), dans une vallée latérale débouchant plus bas, près de Moûtiers, les mêmes mots se présentent sans la finale traditionnelle: *vọlọ, rẹ̄ʸna, sạ, myẹ, ābri, ẹ̄yọ, sa, taba, šẹⁱ, mạ̄r, ọ̄r̂* (cf. *vọlǫ̈, rnạ̄, sạ̄, myẹ, ābrwi, ẹyọ, sa, taba, šẹ, mạ̄r, ǫ̈r* à Verrens-Arvey, *ALF* point 954, près d'Albertville). – L'*ALJA* (vol. I, c. 5, 45, 72, 191) donne des séries du type *ϑọt* 'chaud', *frẹt* 'froid', *nọʸt* 'nuit', *sẹk* 'sec' à Ste-Foy, dans la haute vallée (*ALJA* point 53), mais *ϑạ, frẹ, nẹ, sẹt* à Valezan (point 52, près d'Aime) et *šọ, frẹ, nẅẹ, sẹ* à St-Jean-de-Belleville (point 58, près de Moûtiers, vallée latérale; cf. *stọ, fra, n̥wẅẹ, sẹ* à Monthion, point 50, près d'Albertville).

Quant à la Suisse romande, on observe, en dehors des cas cités aux pages 131 et 133, une gradation analogue à l'intérieur des vallées de la Dranse, près de Martigny, notamment entre Bourg St-Pierre (*ALF* point 976) et Le Châble (*ALF* 977)[31], dans la vallée principale du Rhône entre Lens (*ALF* 979) et Nendaz (*ALF* 978)[32], entre le Val d'Anniviers, débouchant près de Sierre (Vissoie, *ALF* 989), et le Val d'Hérens, débouchant près de Sion (Evolène, *ALF* 988)[33], en territoire vaudois entre le Pays d'Enhaut d'une part (L'Etivaz, *ALF* 969), la région de Vevey-Montreux(-Aigle) et la Gruyère fribourgeoise d'autre part (*ALF* 959 et 70; cf. Hasselrot, *Ollon,* Gilliéron, *Vionnaz*)[34].

Même situation, du moins en ce qui concerne le *-r* final, dans les vallées de l'Arve et du Giffre, en Haute-Savoie: *kū̊r* 'cœur', *ǭr* 'or', *fār* 'fer', *fǭr* 'fort', *vẹr* 'vert', *mār* 'mars', *dmạ̄r* 'mardi' à Chamonix (*ALF* 967), *kū̊r, ǭr, fẹ̄r, fǭr, vẹr, mẹ̄r, dmẹ̄r (δmẹ̄r)* à Sixt (*ALF* 956), mais *kǫ̊, ǭ, fẹ, fǭ, vẹ, mā, dma* à St-Pierre-de-Rumilly (*ALF* 946) près de Bonneville, dans le Bas-Faucigny[35].

vallée, jusqu'à Bessans, entre Lanslebourg et Bonneval) permet, à qui en a envie, de préciser davantage. – Ajoutons que la règle générale n'est pas sans exceptions. Contrairement à ce qu'on observe pour d'autres consonnes, *-r* final apparaît plus fréquemment dans le patois d'Epierre que dans celui de Saint-Martin-de-la-Porte, cf. p. ex. *ALF* 429 dur, 268 cher, 595–96 hier, 306 cœur, 552 fer.

[30] *-t* analogique (cf. *šẅẹt* 'sec' à St-Martin, contre *sẹ* à Epierre, *sẹk* à Lanslebourg), phénomène fréquent dans les patois qui laissent tomber certaines consonnes finales, cf. *ALF* passim (Sud-Est, Sud-Ouest, Nord-Ouest); Gilliéron, *Rev. pat. gallor.* 1, 179s.

[31] *tϑör/tϑö* 'cœur', *ǭr/ǫ* 'or', *fẹr/fẹ* 'fer', *fǭr/fwǭ* 'fort', *mạ̄r/mạ̄* 'mars', *ǭr/ǭ* 'ours', etc. – Situation inverse dans le cas de *sẹr/sẹrf* 'cerf'; cf. note 35.

[32] *kūr/kǭ* 'cœur' *ǫr/ǭ* 'or', *fẹr/fẹ* 'fer', *vẹr/vẹ* 'vert', *ūš/ū* 'os', *ŝat/ŝa* 'chat', *šẹk/šö* 'sec', *mẹr/mâ* 'mars', *rš/ǭ* 'ours', *sẹ̄r/sẹ̄* 'cerf', etc.

[33] *kūr/ku* 'cœur', *ǫr/ǭ* 'or', *fẹr/fẹ* 'fer', *fǭr/fǭ* 'fort', *šẹk/šẹ* 'sec', *šak/ša* 'sac', *mẹr/mẹ* 'mars', *sẹ̄r/sẹ* 'cerf', etc.

[34] *kǫ̊r* (969) / *kạ̄* (959), *kā°* (70) 'cœur', *wǫr/wǭ,wā* 'or', *fẹr/fẹ, fẹ* 'fer', *tạ̄r/tạ̄,tā* 'tard', *šyǭr/šǫ̊, šwạ̄* 'sourd', *dəmạ̄r/dəmạ̄,dəmạ̄* 'mardi', *ǭr/wa,wā* 'ours', *šẹ̄r/sẹ, ϑẹ* 'cerf', etc.

[35] Situation inverse en ce qui concerne les formes du mot 'ours', due probablement à l'absence physique de l'animal dans le Bas-Faucigny, sa présence, autrefois, dans la haute vallée; cf. *ǭ* à Chamonix, *ǫ̊r* à Sixt, *ūrs* (forme française) à Saint-Pierre-de-Rumilly. – On ferait d'ailleurs tort

Les dialectes francoprovençaux d'Italie enfin, en position périphérique extrême, conservent assez souvent les consonnes finales galloromanes, voir p. ex. *ALF* cher, cœur, cinq (289), sec, sac, os, chat, plat, toit, nuit, huit, sept, mars, ours, etc.

L'évolution linguistique qui aboutit, surtout dans la région du Léman, à l'ouverture de presque chaque syllabe, se trouve donc enrayée de deux côtés. Les parlers de la périphérie orientale (hautes vallées sur les deux versants des Alpes) tendent à maintenir les consonnes implosives, c'est-à-dire les entraves qui ferment la syllabe. Le français, de l'autre côté, jadis hostile aux consonnes finales, s'est arrêté à mi-chemin dans leur élimination, revenant souvent sur ses pas, et – ce qui compte beaucoup plus – il a créé par milliers des entraves nouvelles en supprimant, au cours de son évolution récente, la plupart des *ə* dits «muets». Ce n'est que dans les zones intermédiaires, qui sont à l'écart du traditionalisme des hautes vallées alpines, sans céder pour autant trop souvent à la pression du français, qu'est né un climat favorable au phénomène qui nous intéresse: la prédominance presque absolue des syllabes ouvertes.

Notre carte p. 139 cherche à mettre en évidence ces régions «privilégiées», où la tendance à l'élimination des consonnes finales atteint son maximum (*se* 'sec', *su* 'suif', *sa* 'sel', *fo* 'fort', *co* 'corps', *o* 'ours', *ma* 'mars', 'marc', etc.) et où sont (ou étaient) conservées en même temps, dans les patois, les finales vocaliques qui correspondent au *e* muet du français (*tera* 'terre', *omo* 'homme', *frare* 'frère', etc.). Il est évident du reste que ce dernier trait, caractéristique essentielle du francoprovençal, est fortement menacé, surtout au nord et à l'ouest du domaine, par la poussée dévastatrice du français[36].

Nous avons illustré les faits par une série d'exemples romands (valaisans p. 128ss., 136, vaudois, fribourgeois p. 136) et savoyards (Basse-Maurienne p. 134 s., Basse-Tarentaise 134, environs d'Albertville 134, Bas-Faucigny 137). Je ne veux pas ennuyer le lecteur en étalant une documentation détaillée pour chaque région. Les témoignages abondent et sont faciles à trouver: dans les monographies, les dictionnaires patois, les atlas linguistiques, les *Tableaux Phonétiques*, le *FEW*. Dans l'*ALF*, seul parmi tous ces ouvrages, sauf le *FEW*, à donner une vue d'ensemble du domaine galloroman, ce sont,

à Maître Brun de le croire tout à fait absent des régions où il ne se promène plus en chair et en os: il survit d'une vie «spirituelle», dans l'imagination des hommes, dans les contes, dans les jeux, et même de façon concrète, palpable, en peluche, comme jouet d'enfant. C'est ce qui explique l'évolution normale des descendants de URSUS dans la grande majorité des parlers. Les exceptions ne font que confirmer la règle.

[36] Cf. les remarques contenues dans *Tabl. Phon.* p. 160. n° 1 (Chevroux), n° 3 (L'Auberson), p. 161, n° 8 (Vuillerens), p. 162, n° 17 (Saint-Gingolph), p. 164, n° 35 (Veyrier), p. 166, n° 47 (Corcelles-Cormondrèche), p. 167, n° 51 (Noiraigue). – Voir en outre HASSELROT, *Ollon*, p. 120, § 58, KELLER, *Genferdialekt*, p. 114s., AHLBORN, *Ruffieu*, p. 18, GARDETTE, *Phon. Forez*, p. 163 (c), 165 (m.), 165 (Sail), LOBECK, *Dialektgrenze*, p. 70ss., TUAILLON, *Francoprov.* p. 338 (Mâconnais, «francoprovençal dégradé» 337), etc.

en dehors de la Suisse Romande[37], les points suivants qui nous ont fourni le plus grand nombre d'exemples[38]: Gilley (point 41) et La Rivière (31) dans le Jura français (département du Doubs), Meillerie (958) au bord du Léman, entre Evian et la frontière suisse, St-Pierre-de-Rumilly (946) près de Bonneville sur l'Arve (Haute-Savoie) et St-Priest (912), aux environs immédiats de Lyon (aujourd'hui partie de l'agglomération)[39].

Il est intéressant du reste – si on s'arrête un moment aux données de l'*ALF* – de comparer les formes françaises et patoises des toponymes qui désignent les lieux d'enquête de l'atlas (cartes I et II). D'une part on trouve des oppositions du type *Epierre (-r) / ẹpyèra* (point 953), *Aoste (-st) / ọ̄ta* (975), *Evolène (-n) / vọlẹ̄ynà* (988), *Sassenage (-ž) / säsnäžo* (940), etc., d'autre part, avec chute de la consonne finale, *Vuittebœuf/ wẹ̄təbọ* (51), *Saint-Maurice / sẹ̄ mŭri*[40] (968), *Sixt / xi* (956), *Saint-Priest*[41] */ sã pri* (912), *Bozel/ bōzẹ* (964), *Saint-Amour / sẹ̄t amõ* (918), *Courmayeur/ krọ̄mẹyọ̄* (966), et ainsi de suite. Et on aurait tort de ne pas citer, à ce propos, la belle collection de toponymes contenue dans le *Glossaire du patois de Blonay* (sur Vevey) de Louise Odin, p. 655ss.

[36a] Selon les cartes suiv. de l'*ALF:* aile, terre, porte, toile, chaîne, chèvre, [lèvre]. Après consonne palatale, -A se transforme, dans la zone francoprovençale, en *-e, -ə* ou *-i* (VACCA > *vatsi, -e, -ə*), qui tend à s'amuïr surtout dans les dialectes marginaux à l'ouest et au nord du domaine (Ain, Jura, Doubs, Suisse romande septentrionale et occidentale). A peu près dans les mêmes régions qui conserv(ai)ent *-a* atone (< -A, -AM), on note la présence de la terminaison *-e (-ə)* < -AS, -AT (*-as, -a* en occit.) ainsi que des voyelles d'appui *-o (-ə)* < -UM, -O (*-e* en occit.) et *-e (-ə)* < -EM, -IM: francoprov. *ále* ALAS, *vátse* VACCAS, *tsánte* CANTAS, CANTAT, *códo/cáodo* CUBITUM, *éintro* INTRO (d'où *tsánto* CANTO), *máre* MATREM, *dódze* DUODECIM (occit. *alas, vacas, coide, intre [cante], maire, dotze*), toujours avec certaines dérogations, plus faibles dans le cas de *-o* et de *-e* < -AS, -AT, plus fortes pour *-e* < -EM, -IM, où la terminaison peut manquer même dans des patois centraux, cf. *ALF* mère, père, frère, onze, douze, treize, [puce], etc. Voir en outre ci-dessus, note 14 avec les renvois respectifs.

[37] En Suisse Romande il s'agit surtout des points 939, 40, 51, 52, 50, 60, 61, 62, 70, 959, 968, 977, 978. Cependant, au nord du domaine, à mesure qu'on s'éloigne du Lac Léman (canton de Neuchâtel, districts d'Avenches VD et Du Lac FR, partie nord des districts de la Broye FR et de Payerne VD), l'état de choses ancien est souvent troublé du fait de l'amuïssement sporadique des voyelles atones finales, cf. ci-dessus, p. 137 et note 36. – Restent en dehors de la zone d'intensité maximum du phénomène, d'après l'*ALF:* les abords de Genève (pts 936, 937), le Pays d'Enhaut vaudois (969), les parties plus retirées du Valais (976, 979, 988, 989) ainsi que la région jurassienne de langue d'oïl (63, 64, 71–74). Voir notre figure 1 (p. 127), d'après les numéros 1–50 et 400–449 des *Tabl. Phon.*, qui donne une image plus nuancée (et un peu différente) de la situation.

[38] Voir, en ce qui concerne la chute des consonnes finales, les cartes citées à la page 133, note 21. Pour ce qui est de la conservation des voyelles atones *-a, -o, -i, -e, -ə,* on trouve des cartes dans n'importe quel volume de l'*ALF.*

[39] Le patois de Cours (point 908), dans les Monts du Beaujolais, à vingt kilomètres de Roanne, élimine presque toutes les consonnes finales du mot, mais ne conserve pas les voyelles atones, de sorte que les syllabes fermées y sont assez nombreuses. Même remarque pour les points 42 et 43 (Franche-Comté), 328 et 463 (Maine, Bretagne) de l'*ALF.*

[40] *sẹ̄ mŭri* d'après l'*ALF*; *sẹ̄ muri* à Blonay, d'après le *Glossaire* de LOUISE ODIN, p. 666.

[41] Prononciation française «sẽ-pRi, parfois -pRist» d'après LÉON WARNANT (*Dict. pron. frçse,* [3]1968, p. 611), «sẽprijɛst» d'après ALAIN LEROND (*Dict. pron.,* 1980, p. 566).

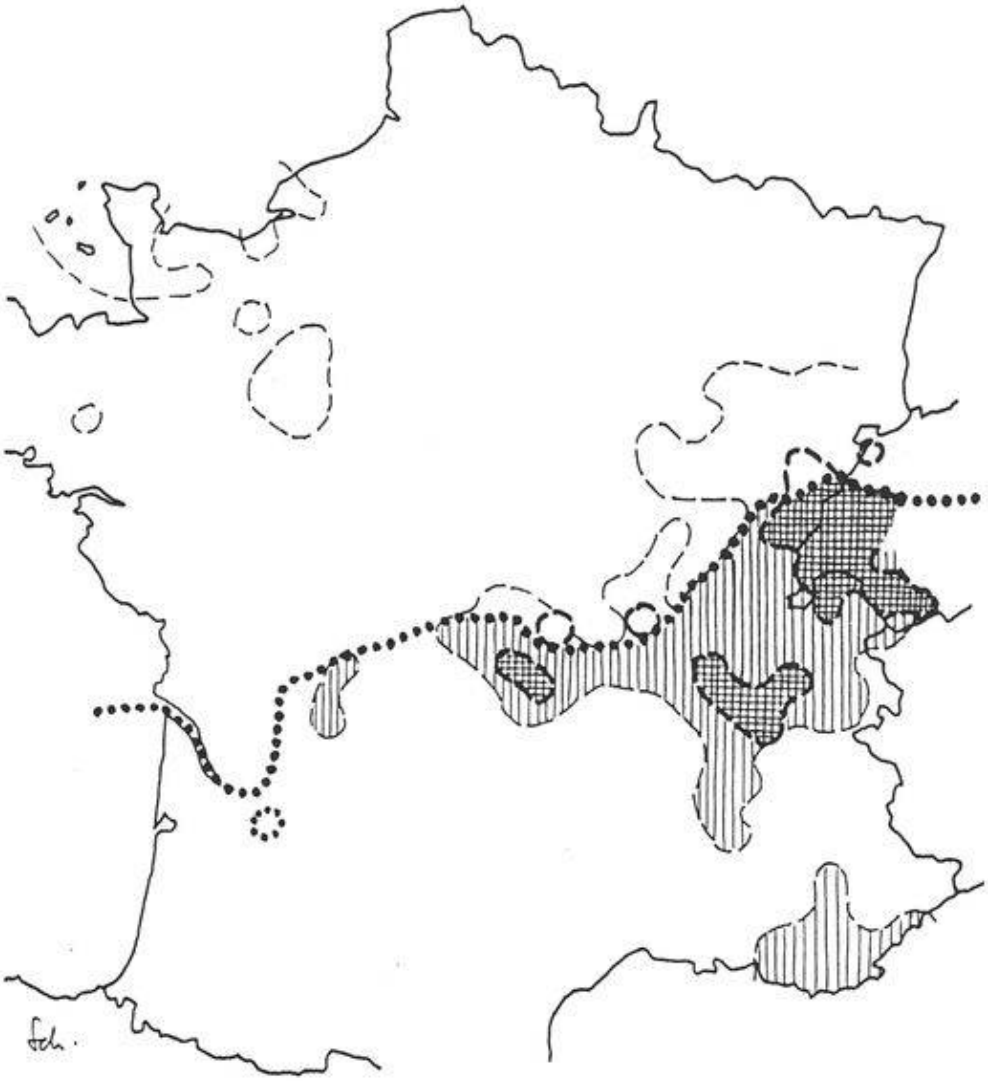


Fig. 3. Chute de consonnes finales; conservation de voyelles finales atones

Légende:

a) chute de consonnes finales:

dans 35 à 70%

dans plus de 70%

des das examinés[21a]

b) conservation de -A final atone[36a] (sous forme de *-a, -o, -ə,* en partie comme voyelle réduite):

au sud de la ligne pointillée

c) coïncidence des deux phénomènes

En voici quelques spécimens: *Saint-Sulpice / sẽ süpí* (665), *Saint-Gingolph / sẽ ẑẽgá* (666), *Le Châtelard / lə ŝaϑalá̊* (664), *La Tour-de-Peilz / la tẅa dẹ pāi, Fribourg / fribwá* (666, cf. Zimmerli 3, tabl. VII), *Neuchâtel / nọuŝaϑẹ́i, Le Portugal / lə pọrtügá* (667), etc.; et, à désinence vocalique atone, *Hauteville / ọtavə́la* (664), *Lausanne / lọzə́na* (665), *Genève / ẑənẹ́va* (666), *Châbles / ŝá̊bḷọ* (662), *Le Rhône / lə rúnọ* (665), *Rolle / rọ́lọ, Avenches / avẽ́sọ* (664), *Les Planches / lẹ pḷá̊sẹ, Morges / mwá̊rẑẹ* (665), et beaucoup d'autres du même type; voir aussi, avec voyelle finale secondaire, *Zurich / ŝüríkẹ* (667).

Il va de soi que les noms de personne subissent le même traitement (toujours d'après l'ouvrage cité de Louise Odin, p. 669ss.): d'une part *(da)niyẹ́, gabriyẹ́, samüvẹ́, məŝí* (Michel, p. 678), *ístẹ* (Esther), *gaspá̊, (frẹ)dərí, izá̊* (Isaac), *(ẹli)zábẹ́, ğədí* ou *žüd* (Judith), *dáví* (David), *fẹlí* (Félix) *tẹọbá* (-bald), *rọ́dọ* (Rodolphe); d'autre part *ğá̊na* (Jeanne), *frãsẅẽ́zẹ, maríyẹ, pyẹ́rọ, ḷọ́dọ* (Claude), *pọ́lọ* (Paul), *ẑá̊kẹ* (Jacques), *fəlípẹ*, etc.!

Le lecteur aura remarqué dès les premiers exemples (p. 128 ss.) que c'est surtout à la fin du mot que nos patois ne tolèrent pas – ou ne tolèrent qu'à contre-cœur – les syllabes fermées, même dans les emprunts relativement récents (néologismes, terminologies spéciales, noms propres, etc.[42]). Il s'ensuit que tous les mots – ou à peu près tous – se terminent par une voyelle, ce qui rappelle les conditions de l'italien (standard). Il n'y a pourtant (1°) ni continuité géographique entre les deux zones, italienne et francoprovençale, ni (2°) identité des «moyens» pour arriver à ces résultats qui se ressemblent si étrangement de part et d'autre. (1°) Les dialectes de l'Italie du nord, tout au moins ceux du nord-ouest, diffèrent profondément de l'italien standard et de la plupart des dialectes centraux et méridionaux par leur tendance à supprimer radicalement les voyelles finales atones *-o, -u, -e, (-i)* (*om, fradel, sal, alter, vint* etc. en face de *uomo, fratello, sale, altro, venti* de la langue standard), de sorte que les finales consonantiques sont très fréquentes dans la zone gallo-italique limitrophe du francoprovençal. (2°) L'Italie centrale et méridionale – et par là l'italien standard – est arrivé à son système caractéristique (finale vocalique obligatoire) en supprimant, d'une part, les consonnes finales du latin et en conservant, d'autre part, les voyelles atones de la dernière syllabe du mot (DURUS, -UM, -A(M), -I, -AE, (-AS) > *duro, dura, duri, dure;* SICCUS, -UM, -A(M) > *secco, secca;* FORTIS, -E(M) > *forte,* etc.). Le francoprovençal a connu une évolution beaucoup plus dynamique: il ne garde normalement, dans la syllabe finale atone, que la voyelle -A (> *-a* ou, après palatale, *-i, -e, -ə*; -AS, -AT > *-e, -ə*), laissant tomber (comme les parlers gallo-italiques, le français et l'occito-catalan) *-o, -e* et *-i,* excepté les voyelles «d'appui» (*diablo, frare,* etc.); et il a fini par supprimer, du

[42] Cf. p. ex. «Et po bin compliétâ l'accoo / Lo coucou fasâi lo ténoo» (*accord, ténor*) dans la poésie vaudoise bien connue «Lo concert dâi z'ozé» de C.-C. DÉNÉRÉAZ ('concert': *concè* d'après DUBOUX, cf. *GPSR* 4, 230). Et, même au fond du Val d'Hérens, au cœur des Alpes valaisannes: «Oun pou mi atò d'ā k'atò la fo̊ch[e]» on obtient plus («on peut mieux») avec de l'adresse (*art*! «mot d'emprunt») qu'avec la force' (*GPSR* 2, 24, Les Haudères).

moins dans une partie de son domaine, la consonne devenue finale à la suite de ces changements. C'est-à-dire qu'il élimine sans broncher, pour arriver au «but» de la finale vocalique, le dernier élément ou les derniers éléments du radical. D'où le masculin *dü* 'dur, durs' à côté du féminin *düra*, plur. *düre, se* 'sec, secs' à côté de *seŝi, -e, -ə* 'sèche', *seŝe* 'sèches', *fo* 'fort, forts' à côté de *forta, forte* 'forte, fortes', etc.[42a] (toujours, cela s'entend, avec les variantes locales correspondantes). Les voyelles finales du francoprovençal sont donc ou bien atones ou bien toniques, celles de l'italien sont presque toujours atones[43].

A cela s'ajoute (3°) une troisième différence, qui doit nous intéresser particulièrement. L'italien (standard, central, méridional), tout en supprimant les consonnes à la fin du mot[44], n'est pas hostile, en principe, aux consonnes implosives intérieures, c'est-à-dire qu'il tolère très bien les syllabes fermées, à condition qu'elles ne soient pas finales (*fermo, altro, tempo, testa, secco, notte, terra,* etc., etc.). Le francoprovençal est beaucoup plus restrictif, tout au moins dans les limites géographiques indiquées ci-dessus. Il supporte très mal n'importe quelle consonne à la fin du mot, mais il n'aime pas non plus et voit d'un mauvais œil toute consonne qui termine («ferme») une syllabe intérieure. Et il cherche à échapper au malaise, soit par une élimination pure et simple du phonème gênant, soit en le faisant changer de place. Parmi les mots et les noms propres déjà cités on trouve plusieurs exemples qui témoignent de cette aversion contre la syllabe fermée non-finale: *pedü* 'perdu' (p. 129), *katōzə* 'quatorze' (131), *gäüza* 'Gourze' (Od. [attestations médiévales 1140 *Mons Gurgii* ou *Gurzii,* 1316 *Goursí*]), *krōmeyō* 'Courmayeur' (138), *krəberi* 'Corbeyrier' (Od.), *kakə* 'quelques' (129), *bèfo* 'Belfaux' (ALF [*Bellofagi* en 1142]), *sē süpi* 'St-Sulpice' (140), *satāta* 'septante' (131); de même, avec opposition d'une forme autochtone, patoise, et d'une forme postiche, française: *ōta* 'Aoste' (138), cf. *tāvayi, ŝāv-, sav-*[45] 'Estavayer' (*ALF* point 61).

Ces quelques exemples, bien qu'assez instructifs, ne suffisent pas à illustrer dûment une situation linguistique plutôt complexe, qui du reste peut varier d'un dialecte à l'autre, d'un mot à l'autre. Pour ne pas trop sortir du cadre d'un article de revue, nous nous limiterons, dans ce qui suit, à deux sources principales, de caractère très différent: au *Dictionnaire du patois vaudois* de Frédéric Duboux-Genton[46] et aux deux premiers

[42a] Cf. ci-dessous p. 146: *sè* 'tu sers, il sert' à côté de *servo* 'je sers', etc.

[43] Les mots du type *città, caffè* etc. se situent en dehors du système normal, sur les deux plans, phonétique et morphologique (pluriel identique au singulier!).

[44] Dans le cas des prépositions, des mots-outils, etc. (*per, con, il, quel*) il ne s'agit pas de véritables finales, vu que ces particules (comme les adjectifs «abrégés» *buon, bel*) ne s'emploient qu'en liaison étroite avec le mot suivant.

[45] *t-* (vieilli) et *ŝ-* d'après l'*ALF* (carte II), *s-* d'après *Dialectes suisses* II/1, p. 3, à Autavaux, commune voisine d'Estavayer, aux bords du *lę dę nõŝas(s)í,* du Lac de Neuchâtel.

[46] Ce dictionnaire, malgré certaines imperfections (voir 86e *Rapport annuel* du *GPSR,* 1984, p. 31s.), rendra de bons services à qui désire se renseigner rapidement sur les tendances de l'ancien patois des environs de Lausanne. Un avantage décisif pour nous: l'auteur de l'ouvrage n'exclut pas, en principe (comme c'est le cas dans la plupart des monographies), les emprunts, les néologismes et d'autres éléments «non-authentiques» du patois.

volumes du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, en ajoutant toutefois quelques renvois à d'autres ouvrages. Voici un choix d'exemples, groupés d'après les différents procédés[47] de réduction ou d'adaptation phonétiques (les mots tirés du *GPSR* sont munis de l'indication du volume et de la page; les formes non-spécifiées proviennent du *Dictionnaire* de Frédéric Duboux; nous reproduisons en principe, avec quelques simplifications, la graphie de nos sources):

1. Amuïssement[48] de la consonne implosive:

force: *fooce* / verser: *vèssâ* / sourcil: *souci* / merci: *macî* / morceau: *mochî* / écorce: *ègoce* (cf. *GPSR* 6, 94 *ekosa, ekocha* VD, FR) / arsenic: *asəni, asənik* etc. VD, FR, NE (2, 22) / arser (anc.): *âchâ, achya* 'brûler', topon. *âcha* f. FR, VS, VD (2, 20s.) / barjakà 'bavarder': *bazakà,* subst. *bajàko* VS, VD (2, 257) / arthi (nom d'une plante): *èthi* FR (2, 24) / barlokà 'éblouir': *bèlöké* (VS) 2, 259) / bòrna 'trou': *beuna, buna, bõna* etc. VD, GE (2, 518). – Cf. d'autre part des formes hypercorrectes telles que *sèrènarda* 'sérénade', *terlupa* 'tulipe' (Duboux).

alphabet: *afabè* VS (1, 315) / expulser: *èpudzî* / Albert: *abè* FR (1, 263, cf. ci-dessous, 3).

subtil: *suti* / accepter: *aksətà, achèté* VD, VS (1, 86) / baptême: *batémo* passim (2, 235, cf. *batistè* 'Baptiste' Odin, *Blonay* 669) / absence, absenter: *asansé, asinta* VS (1, 81s.) / absinthe: *ansint* VS (et *ouchin*! 1, 81) / absolument: *asòluamè, asoəmin* VD, VS (1, 83) / absolution: *asòluchyon, -lusyon, -ruchon* etc. passim (1, 83).

administrer: *aministra, amənəstra* etc. VS, VD (1, 122) / admiration: ⌜*amiration*⌝ VD etc. (1, 122).

acte, actif, activer: *ato, ativo, atəvâ* VD, VS etc. (1, 113) / action, actionnaire etc.: *achon, achyon, asyon, achoniro* VD, VS (1, 114) / accent: *asan* VS (1, 86) / accepter: *asè(p)tà, achèté* VS, VD (1, 86) / accès: *asè* VS (1, 86?) / exemplaire: *èseimplyéro* / expulser: *èpudzî* / suggestion: *sugéchon.*

On ne s'étonnera pas que le phénomène soit particulièrement fréquent, lorsque le mot contient deux *-r-*; mais – fait significatif, et contrairement à ce qui se passe souvent en français – c'est régulièrement le *r* implosif, celui qui ferme la syllabe, qui est supprimé:

martre: *mâtra* (mais *martre* > *marte* en français!) / perdrix: *pèdri* / marguerite: *magritta* / marbrer: *mâbrâ* / mercredi: *demîcro* / portrait: *potrè* / traverser: *travessâ* / surpris: *suprai* / Altdorf (> **Artorf*): *Artofe* (!) // cf., d'autre source, ordre: *odre, wâdrè* (Hasselroth, *Ollon,* p. 136, Odin, *Blonay,* p. 644), etc.[49].

[47] Il s'agit le plus souvent de variations régionales. Pour la localisation exacte nous renvoyons aux indications du *GPSR*.

[48] «Amuïssement» bien plutôt qu'«assimilation» (il en résulterait d'abord une géminée, dont je ne vois pas trace).

[49] Cf. les cas de *pèdre, moodre, toodre* (Duboux) 'perdre, moudre, tordre', qui présentaient bien

2. Métathèse de *-r-*

a) à l'intérieur de la syllabe:

corbeille: *crebelye* / tourbillon: *trebelye[t]* / bartavala: *bratə-* Ollon (2, 265, cf. ci-dessous, b) / bourgo: *brogo, brəgo* (2, 657) / fourmi: *fremî* (cf. *ALF* 605: très répandu en France) / pharmacien: *framacien* / dormir: *droumi* (cf. *ALF* 418) / bernique: *brə-* (2, 348) / berlue: *brəlua* etc. (2, 345) / barlatai: *brəlata* etc. (2, 258) / horloge: *relodzo* / arvine: *rəvəna* (2, 27) / fors (dehors): *fro, frou* / bercer: *brəsi* (2, 338, cf. *briché* Hauteville, Martinet 60) //D'autres sources: fermer: *frem-, from-* (*ALF* 554, surtout périphérique, au SE, E, N, O) / orgelet: *ròzəlé, rizolé, -ö* (*ALF* B 1648: 953, 912, 829) / vert: *vré, vrõ̃, vrõ* (*ALF* 1376: 942, 916, 917) / corneille: *krənöy* Les Ardillats (Duraffour, *Phén. gén.* 151) / gourmand: *gròmã* Vaux (*op. cit.*, p. 149s.) / cercle: *ryę́klo* à Lanslebourg (*ALF* 213, pt 973, cf. *èrkló* à St-Martin, pt 963; voir ci-dessous, note 76).

b) par-dessus la coupe de syllabe:

tarte: *tâtra* / *dècrevî, dècrevè* 'decouvrir, découvert' (cf. *dékrevå* Odin, *Blonay*, p. 99) / bartavala: *batre-* Bernex (2, 265, cf. ci-dessus, a) // D'autre source: *ŝarpən: *ŝaprən* Les Ardillats (Duraffour, *Phén. gén.* 151) / morve: *mwa^{i}vr^{i}* Crémieu (*loc. cit.*) / marve: *mâvr^{e}*, pétrit: *prīt^{e}* Vaux (*op. cit.*, p. 150).

3. Anaptyxe

armana (almanac): *arəmana, rəmana* (1, 299) / barguigner: *baragənyi* (2, 254) / Albert: *aləbè, alèbè* (1, 263) / alphabet: *aləfabèta* Le Châble (1, 315) / Alfred: *aləfrèdə, aləfègrə* (1, 271) / Alphonse: *aləfonsə* (1, 315) / admettre: *adèmètre* / admirer, -ation: *adəmirâ, -achon* (1, 122s.) / accepter: *akchèpətȭ* (1, 86) / absence, absent: *abəsansə, abéchanché, abəsan, abèchin* (1, 81) / absinthe: *abəsintə* (1, 82) / extrait: *essetrè* / bisbille: *besebelye* (à comparer *GPSR* 2, 403, *FEW* 1, 580).

On aura remarqué, en parcourant la liste des exemples, que le même mot peut subir, d'un patois à l'autre, deux (ou même trois) traitements différents, soit un élargissement par anaptyxe, soit une réduction par effacement de la consonne implosive, soit un remaniement par transposition du son «mal placé». Rappelons les formes suivantes (d'après le *GPSR*):

Albert:
- *albè,* forme prédominante en Suisse romande (1, 263)
- *aləbè* ou *alèbè* (attesté pour Penthalaz, Vaugondry et Lourtier), d'où *ləbè,* hypocoristique (Penthalaz, Valais central)
- *abè* (Dompierre FR)

deux *-r-* à l'infinitif, au futur et au conditionnel, mais non pas dans les autres formes: *pè* '(tu) perds' = '(il) perd', *pèso* '(je) perds', imparf. *pèsé,* part. passé *pèsu* [et *perdu*]; de même *moo* 2.3., *moso* l. prés., *mosé, mosu*; etc.

alphabet:
- *alfabè(ta)*, forme de base (1, 315)
- *aləfabèta* (Le Châble)
- *afabè* (Longirod)

accepter:
- *aksèpta, akchèpta, asepta* (1, 86)
- *akchèpətõ* (Villardgiroud)
- *aksèta, asèta, achèté* etc. (VD–VS passim)

absence:
- *apsinsə*, forme prédominante (1, 81)
- *abəsansə, abéchanché* (Lourtier, Les Marécottes)
- *asansé* (Savièse)

absinthe:
- *apsintə* (1, 82)
- *abəsintə* (Granges-de-Vesin, Lourtier)
- *ansint* (Evolène, à côté de formes autochtones du type *òuchin, uchin*)

Notons dans ce même contexte (doublets, sons supplémentaires) que les mots d'emprunt à issue consonantique, s'ils ne perdent pas la consonne finale, sont très souvent munis d'une voyelle atone paragogique. L'adjectif français *avare* (lui-même emprunté au latin) apparaît, dans nos patois, sous trois formes principales:

- 1) *avar* (masc.), phonétisme français, mal adapté aux habitudes articulatoires du francoprovençal «moyen». Se trouve sporadiquement un peu partout, cf. *GPSR* 2, 139; d'après l'*ALF* (carte 79) surtout aux environs de Genève et en Haute-Savoie d'une part, à la périphérie orientale du domaine romand (où la chute de la consonne finale n'est pas de règle) d'autre part (Haut-Valais et L'Etivaz, points 979, 989, 969).

- 2) *ava* (masc.) aux points 938 (Jura), 957, 958 (Hte-Sav.) et 977, 978 (VS) de l'*ALF*; d'après le *GPSR* 2, 139 il est fréquent dans tout le Valais roman. Théoriquement la forme pourrait remonter par voie directe au latin AVARUM, mais elle a toutes les chances de ne représenter, en réalité, qu'une adaptation phonétique du mot français.

- 3) Ce n'est toutefois pas *ava* qui prédomine en territoire francoprovençal; ce sont des formes à finale vocalique atone: *avàro, -u* (*-é, -ə*), cf. *ALF* et *GPSR, loc. cit.*

Situation inverse, quant à la fréquence des variantes, dans le cas de *pur* (*ALF* carte 1106):

- *pü* (*pö, pu*) prédomine largement, ce qui parle en faveur d'une descendance directe du lat. PURUM (ou d'un emprunt ancien);

- *püro* (*pwèrê*) est limité à deux points de la Suisse romande septentrionale (Estavayer et Vuitteboeuf);

- *pür* apparaît dans la région intra-alpine (VS, Sav.) et (influence française?) dans la zone frontière au nord et au nord-ouest du domaine francoprovençal.

La même hésitation entre une variante du type français (*avar, pür*) et deux formes «acclimatées» (*ava, pü* oxytons / *avaro, püro* paroxytons[50]) s'observe dans de nombreux cas analogues, qu'il s'agisse d'adjectifs ou de substantifs. Quelques exemples (d'après le *GPSR*):

a) Adjectifs:
banal (VD, VS spor.) / *bana* (Corsier, Cully VD) / *banalo* (Vollèges VS)
kantonal (spor. SR) / *kantona* (prédom., surtout VD) / *kantonalo* (Leysin VD, Bourg-St-Pierre, Vollèges VS)
brütal / *brüta* ou, plus répandu, *brütó* / *brütalo, brwətalo* (Vollèges, Praz-de-Fort VS)
krüèl (passim) / *krüvè* (Noville VD) / *krüvèlu* (Martigny VS)
ètèrnel, -tar- etc. (passim) / *ètèrnè* etc. (VD passim) / *èternèlo* etc. (passim)
Voir les formes du type *facilo, habilo, utilo, fidélo* à côté de *suti* 'subtil', *éternè, cantonà, nachonà* 'national', de même *vi* 'vif' à côté de *brâvo* 'brave' etc. dans le dictionnaire vaudois de Frédéric Duboux.

b) Substantifs
bèk 'bec' (VS) / *bè* (passim) / *bèké, -yə* (VS)
blyòk 'bloc' (passim; *blòk* ou *blòt* à Ayent VS) / *blò, blyò* etc. (VD, VS) / *bloko, -é, -yə* etc. (VD, VS)
achənik 'arsenic' (Gruyère) / *a(r)səni* (passim) / *asəniko* (Pailly VD, à côté de *asəni*)
Cf., d'après Duboux, *sû, sui,* 'suif', *bâo* 'bœuf', mais *vèvo* 'veuf' (masc. de *vèva* 'veuve'! p. 231 s. *vèvâdzo*); *traffi,* mais *syndico*; *omnibu, tifû* 'typus', mais *asse* 'as' (carte de jeu), cf. *GPSR* 2, 33 *asè, asé, asə* (*arsə* à Vuillens VD, forme hypercorrecte!) et *asa,* à côté de *as* etc. – Rappelons dans ce contexte qu'en italien on observe la même duplicité dans le traitement de certains mots d'emprunt: d'une part, avec voyelle paragogique (Rohlfs, *Gramm. stor.* 1, p. 467), *filmo* ou *filme* < *film, tramme* < *tram[way], autobusse, Davidde, caffè Agge* 'café Hag' etc., d'autre part, par exemple en istroroman (Rovigno), *valse* < all. *Walzer, susfire* < *Zugsführer, tauli* ou *tàvuli* < *tauglich, Kaizer Incheni* < *Kaiser und König* (!) etc. (Tekavčić, *VRom.* 45, 16); cf. les résultats des formes verbales SUM (> *so* ou *sono*), SUN[T] (> *so* ou *son[t]o*), EST (> *è* ou *este, esti*).

c) Les mêmes tendances phonétiques entrent en jeu dans la flexion du verbe. En principe toutes les formes devraient se terminer par une voyelle, et il n'y a en effet, dans les «bons» patois, que très peu d'exceptions à cette règle. D'une part *-o* atone comme signe de la 1re personne (originairement limité au cas de la voyelle d'appui)

[50] Notons en marge que la forme féminine se termine toujours en *-ra*: *avara, püra* (et variantes locales), quel que soit le phonétisme du masculin (*ava* ou *avaro, pü* ou *püro*). Le féminin peut donc, éventuellement, jouer le rôle du pivot, autour duquel «tournent» toutes sortes de masculins: imago vitae ...

s'est étendu à presque tous les verbes[51] (*tsanto, fino* 'je finis', *meto, vîgno, vayo* 'je vais', *daivo* 'je dois' etc., d'après Reymond-Bossard 106ss.). Si d'autre part une ancienne terminaison vocalique a disparu, le radical du verbe est écourté impitoyablement de tous les éléments qui suivaient la voyelle tonique, cf. par exemple *servo* 'je sers', mais *sè* 'tu sers, il sert', de même *corzo/coo* (courir), *pèso/pè* (perdre), *moso/moo* (mordre), *droumo/doo* (dormir), etc. (Reymond-Bossard 112ss.[51a]; formes aberrantes: *par* 'il part'[52] et *cord* 'il souhaite' à côté de *coo, op. cit.*, p. 112 et 120[53]). – Cf. ci-dessus, p. 141: adj. *düra/dü,* etc.

Le lecteur ne nous en voudra pas de terminer ici le catalogue des exemples, qu'il serait facile de prolonger presqu'à l'infini. En effet, malgré les obstacles auxquels se heurte, de part et d'autre, le processus phonétique qui conduit à l'ouverture de la syllabe, malgré les hésitations qu'on observe dans le traitement de *-r-* interne[54], malgré les dégâts causés par la langue française, qui ne cesse de troubler le jeu – malgré tout cela, la situation générale est bien nette. Le francoprovençal moyen ayant participé à tous les changements qui ont abouti, dans une partie du domaine galloroman, à la dissolution des consonnes implosives, les syllabes fermées sont devenues de plus en plus rares. En francoprovençal «authentique» leur nombre ne s'est pas accru

[51] Cf. *chant-e* en français (anc. *chant*), qui reste pourtant limité à la 1ère conjugaison.

[51a] Cf. O. KELLER, *La flexion du verbe dans le patois genevois,* p. 5s.

[52] Mais GILLIÉRON, *Vionnaz,* p. 105: *partə* (inchoatif).

[53] Cf. FANKHAUSER, *Val d'Illiez,* p. 158, 164s.: *mwāro/mwę̄* (mourir), *mǭzo/mǭ* (mordre), *mwāδo/mwā* (MULGERE), etc. Voir en outre JAQUENOD, *Sottens,* p. 89, 92, ODIN, *Verbe Blonay,* p. 14ss., GILLIÉRON, *Vionnaz,* p. 104s. (*drəməsə/dǫ, mǫairə/mǫę,* etc.), LAVALLAZ, BJERROME, AHLBORN, DURAFFOUR (*Description morphol. Vaux*), etc.

[54] Il ne sera pas superflu d'insister sur le fait que tous ces changements phonétiques ont un caractère plus ou moins facultatif s'ils se produisent à l'intérieur du mot. Il est évident que nos patois favorisent la syllabe ouverte, mais celle-ci n'est pas «de rigueur» à moins d'être finale (cf. des paires de mots comme *twa/tornâ* 'tour/tourner' [ODIN], *acoo/acordâ, fiè/fiertâ* 'fierté' [DUBOUX], *abo/aborda* [*GPSR*], etc.). Les formes citées aux pages 142–143 ne possèdent en général qu'une extension limitée; elles sont presque toujours régionales ou locales, en partie isolées et souvent minoritaires (exceptions: *dromi[r], frumi* 'fourmi' et quelques autres). Il ne s'agit donc pas, sauf à la fin du mot, d'une évolution inéluctable, dictée par des règles fixes et rigoureuses, mais bien plutôt d'une préférence, fondamentale sans aucun doute, mais dont les effets se manifestent de façon sporadique et sont difficiles à prévoir dans le détail. La «loi phonétique», valable pour une partie du bourguignon, du franc-comtois et du lorrain, selon laquelle *-r-* devant consonne s'amuït, ne touche le francoprovençal que très marginalement, à la frange septentrionale de son domaine. Mais *r* implosif, s'il persiste, est fréquemment atteint de faiblesse articulatoire, cf. les constatations de DURAFFOUR, *Phén. gén.* p. 149, et de GAUCHAT, *Tabl. Phon.,* p. 161: «en fin de syllabe intérieure, beaucoup de patois n'ont qu'un battement, lent et de grande amplitude, si bien que le phonème, amuï déjà en finale de mot, s'est là aussi, très souvent, amuï» (DURAFFOUR); à Chernex «*r* finale peut n'être plus perçue, bien que le sujet ait toujours le sentiment de la prononcer» (GAUCHAT). Vu la préférence générale du francoprovençal pour les syllabes ouvertes, il nous paraît difficile de partager l'opinion de DURAFFOUR (*op. cit.* 149–150), lorsqu'il soutient que la métathèse de *-r-* a pour objectif de sauvegarder ce son, ressenti comme essentiel.

secondairement, comme en français, par l'amuïssement des voyelles atones (*e* muets) et la réintroduction de consonnes finales disparues ou en train de disparaître. La syllabe ouverte a donc triomphé dans nos patois de façon presque absolue, surtout à la fin du mot: c'est le seul type de syllabe, ou peu s'en faut. A la lumière de ces faits la tentative d'éliminer les restes de ce qui est devenu une sorte d'anomalie phonétique se révèle être la conséquence «logique» d'une évolution séculaire. C'est le dernier pas à faire pour arriver à un système tout à fait régulier, simple et uniforme, qui rappelle les conditions de certaines langues non-romanes. Ce qui nous incite à quitter pour un moment l'ancienne Sapaudia (la Savoie au sens large du mot), point de départ de notre recherche.

L'on sait – ou plutôt l'on déduit de l'étude comparative de ses descendants – que l'indo-européen primitif était assez indifférent en ce qui concerne la structure de la syllabe, s'opposant par là de façon frappante à d'autres «tribus» linguistiques de la sphère euro-asiatique, notamment le finno-ougrien, le turco-tatare et le sémitique, qui répugnent tous aux groupes de consonnes initiaux[55]. Quelques rameaux de l'indo-européen sont pourtant arrivés, au cours de leur évolution historique, à des restrictions plus ou moins radicales: le slave tout d'abord, qui a réussi, dans sa phase «primitive», à faire table rase de la syllabe fermée[56]; ensuite, sous certaines réserves, quelques membres de la famille romane, continuatrice du rameau italique de l'indo-européen (voir ci-dessous). Le persan moderne d'autre part apporte des restrictions à l'initiale, d'où il bannit, comme les langues non-indo-européennes que nous venons de citer, tout groupe de consonnes[57].

[55] C'est par l'action de ces principes de structure phonétique que s'explique la forme spécifique, quelquefois bizarre, de certains noms et de très nombreux mots d'emprunt, par exemple du hongrois: *Ferenc* 'François' (all. *Franz*), *Gergely* 'Grégoire', *István* (*išt-vān*) STEPHANUS, *Margit* (all. *Margrit*); *Kolozsvár* (roum. *Cluj*, all. *Klausenburg*), *Balaton* (slovène et croate *Blatno Jezero*, all. *Plattensee*); *porosz* 'prussien', *tarabont* 'satellite' (all. *Trabant*), *kolostor* [à côté de *klastrom*] 'couvent' (all. *Kloster*, lat. *claustrum*), *kulcs* 'clef' (< slave *ključĭ*), *szabad* 'libre' (< slave *svobod-*), *olasz* 'italien' (< slave *vlas-*), etc. C'est à la même particularité des langues finno-ougriennes que les fameuses *Palatschinken*, les crêpes des Viennois, doivent leur nom pompeux, à *quatre* syllabes, au lieu des trois syllabes de l'étymon latin: PLACENTA > roum. *plăcintă* 'galette' > hongr. *palacsinta* 'crêpe' ... – Limitons-nous, pour donner une idée (forcément très rudimentaire) de la situation, à ajouter quelques toponymes turcs: *Üsküp* (lat. SCUPI, macéd. *Skopje*), *Üsküdar* 'Scutari' sur le Bosphore, *İzmir* 'Smyrne', *Bursa* 'Brousse' (< *Brussa, Prusa*), anc. *Tirabzon* ou *Tarabozon* 'Trébizonde' (*Τραπεζοῦς* aujourd'hui *Trabzon*). – Remarquons en passant que des phénomènes analogues se retrouvent, sporadiquement, un peu partout dans le monde, par exemple dans la langue twi au Ghana, où le mot allemand *Brot* est rendu par *borote* (S. HEINIMANN, *VRom.* 44, 15 N 23).

[56] Cf. ANDRÉ VAILLANT, *Gramm. comparée des langues slaves* 1 (1950), 285: «Il n'y avait donc plus en slave que des syllabes ouvertes»; HERBERT BRÄUER, *Slav. Sprachwiss.* 1 (1961), 203: «Ein auffallendes Charakteristikum des Urslavischen besteht darin, daß es im Gegensatz zum Indogermanischen nur offene Silben kennt»; VÁCLAV MAREŠ (dans PETER REHDER [édit.], *Einführung in die slav. Sprachwiss.*, Darmstadt 1986, p. 8): «Das Gesetz der offenen Silbe führt [im Urslavischen] zur Beseitigung der geschlossenen»; etc.

[57] *st-, sp-* > *sit-, sip-* ou *ist-, isp-* (p. ex. **sp(h)el-* > *ispar ou sipar*, **stebh-* > *sitabr ou istabr*, cf. POKORNY, *Indogerm. etym. Wb.* 1, 985, 1012); **bhrāter* > *beradar* 'frère'; etc.

Quant au latin, base historique des idiomes romans, il est hors de doute que la langue parlée avait une forte tendance à alléger la dernière syllabe du mot en supprimant la plupart des consonnes finales: *-m* surtout (qui ne compte plus dans la versification et ne s'écrit souvent pas dans les textes «vulgaires»), *-s* (qui manque fréquemment dans les inscriptions et est en partie supposé muet dans le vers archaïque), -T (attestations du type *ama* AMAT, *peria* PEREAT, *vidi* VIDIT, *es* EST, *pos* POST, *sun, fecerun,* etc.) et peut-être *-r,* pour ne parler que des consonnes finales les plus courantes. – La chute de -M, comme on sait bien, est pan-romane (à part quelques cas particuliers); -T ne se maintient qu'en galloroman septentrional, en sarde et dans quelques dialectes archaïques de l'Italie du sud[58]. Quant à -S (> *-i,* ø) et à -R, c'est surtout la section centrale et orientale du domaine roman – italien, dalmate et roumain – qui continue (ou reprend) et accentue la tendance du latin parlé: MAGIS > it. roum. *mai,* NOS, VOS > it. vegl. roum. *noi, voi,* TRES > it. *tre,* (vegl. *tra*), roum. *trei,* POS(T) > it. roum. *poi, a-poi,* DE-POS(T) > it. *dopo,* roum. *după,* MINUS, MELIUS, PEIUS > it. *meno, meglio, peggio,* MANŪS (plur.) > it. anc. et dial. *(le) manu,* etc.; PATER, MATER, FRATER > it. mérid. *pate, mate, frate,* roum. *frate,* SARTOR, MARMOR > it. *sarto, marmo,* QUATT(U)OR > it. mérid. *quatto, quatt(ə),* etc.[59].

Il s'ensuit qu'en italien centro-méridional et en roumain prélittéraire (avant la chute de *-ŭ*) – et probablement en dalmate primitif – tous les mots phonétiquement autonomes se terminent (ou se terminaient) par une voyelle, c'est-à-dire que toutes les syllabes finales sont (ou étaient) ouvertes. On est donc arrivé, dans la partie centrale et orientale de la Romania, à une réglementation particulière pour la fin du mot[60]. En sarde (moderne) la règle de la finale vocalique obligatoire est limitée à la fin du groupe articulatoire: nuor. *custu ninnu pranghe*t̲ *adessu* 'cet enfant pleure souvent', mais *custu ninnu pranghete* (voyelle paragogique), *bacca*s̲ *e ccabaddo*s̲*o* 'vaches et chevaux', mais *cabaddo*s̲ *e bbacca*s̲*a* 'chevaux et vaches'; de même *batto*r̲ *baccasa* 'quatre vaches', *batto*r̲*diki* 'quatorze', mais *batto*r̲*o, bintibatto*r̲*o* 'vingt-quatre' en position absolue; etc.

Nous voici – en italien, en roumain prélittéraire[61], en sarde – encore bien loin de la syllabe ouverte généralisée: elle n'est de rigueur qu'à la fin du mot ou du groupe arti-

[58] Et peut-être dans deux ou trois formes verbales du romanche rhénan. Cf. LAUSBERG, *Rom. Sprachwiss.* 2, § 549; d'autre part H. SCHMID, *Zur Formenbildung von dare und stare* (*RH* 31), p. 36ss.

[59] Toujours avec des variantes diachroniques et dialectales; p. ex. it. *trei, po* au lieu de *tre, poi.* D'autre part, avec métathèse de -R, it. *quattro,* roum. *patru,* it. *sempre,* etc.

[60] Cf. les restrictions assez sévères du grec ancien, qui ne tolérait, en finale absolue, que des voyelles, des diphtongues ou les consonnes *-s, -n, -r.* La dimotiki moderne est encore plus restrictive, en éliminant *-n,* de sorte que tous les mots du type «populaire» se terminent ou bien par une voyelle ou bien par *-s* ou *-r.* – On sait du reste que le chinois (pékinois) n'admet, en fin de mot (et de syllabe), que des voyelles, des diphtongues ou les consonnes nasales *-n, -ŋ.*

[61] Vu les mots du type *parte, altu, dinte, scumpu, lemnu, noapte* etc. etc. il me semble difficile d'adhérer à l'opinion de MATILDA CARAGIU MARIOȚEANU, qui suppose qu'en roumain primitif toutes les syllabes, soit à la fin, soit à l'intérieur des mots, étaient ouvertes (*Fono-morfologie aromână,*

culatoire. Mais on se souviendra que le galloroman, surtout le français, témoignait autrefois d'une aversion assez marquée pour les finales consonantiques (*pie(d)s* > *pie, bõn* > *bõ, vüet* > *vö, grãnt* > *grã, truver* > *truve, füzil* > *füzi,* etc.) et que cette tendance à supprimer l'entrave ne se limitait pas à la fin du mot: *tes-tə* > *te-tə, grãn-də* > *grã-də,* etc., voir ci-dessus, p. 131s. La langue française était donc en train de se débarrasser de toutes ou presque toutes les syllabes fermées, finales et intérieures, qui lui étaient restées du temps où Berthe filait. Cette évolution fut cependant arrêtée net par une sorte d'accident phonétique: la chute des *ə* «muets», qui jusqu'au 16e siècle environ n'étaient, normalement[62], pas muets du tout. A la suite de cet accident, cette poussée innovatrice qui allait bouleverser la structure phonétique de la langue, le nombre des syllabes fermées augmenta brusquement et de façon spectaculaire: *te-tə* > *tet, šo-də* > *šod, grã-də* > *grãd, bo-nə* > *bon, vila-žə* > *vilež, žö-nə* > *žön, fre-rə* > *frer, a-šə-te(r)* > *aš-te* et ainsi de suite. Les choses se passent tout autrement en francoprovençal, qui continue – du moins dans les patois de notre zone de choix – la marche vers la syllabe ouverte, soit en éliminant ou en déplaçant les consonnes implosives (*se-tã-ta* 'septante', *a-to* 'acte', *fo-sə* 'force' *fra-masiẽ* 'pharmacien', *ta-tra* 'tarte', etc., cf. p. 142ss.), soit en insérant des voyelles svarabhaktiques (*e-sə-tre* 'extrait', *a-bə-sãsə* 'absence', *a-lə-fabeta* 'alphabet' [formes sporadiques]) ou en ajoutant des finales vocaliques secondaires (*pü-ro* 'pur', *dru-mo* 'je dors', *pe-zo* 'je perds', etc.), et tout cela, bien entendu, sans supprimer les voyelles atones héritées de l'époque du galloroman primitif (*ti-ta* ou *ti-ϑa* 'tête', *ŝo-da,* 'chaude', *grã-da, bu-na, vila-žo, žu-və-no, fra-re, va-ŝə* ou *va-ŝi,* et tant d'autres).

Nous avons signalé ci-dessus (p. 147 et note 56) que le slave, pendant une période qui commence dans les pénombres préhistoriques et qui dure jusque vers la fin du premier millénaire après J.-C., manifestait la même préférence pour les syllabes ouvertes. Il est intéressant de constater que de part et d'autre les procédés pour arriver au «but» sont foncièrement identiques et qu'on trouve des analogies frappantes jusque dans le détail. Ont concouru, en slave, à l'élimination successive des entraves:

1°) La chute des consonnes finales du mot, notamment *-s, -m, -d, -t, -ns, -nt* de l'indo-européen, p. ex.:

- vieux-slave *vlĭkŭ*[63] 'loup' (nom. sing.) < i. -eur. **u̯lk^{u}os* (cf. lit. *vilkas,* sanscr. *vṛkas/-ḥ,* gr. *λύκος*, got. *wulfs,* lat. *lupus*);

p. 161, *Compendiu de dialectologie română*, p. 100), ce qui impliquerait une prononciation panroumaine *pa-rte, a-ltu, di-nte, scu-mpu,* etc.

[62] Sauf, surtout, quand le mot suivant commençait par une voyelle. Pour plus de détails voir Bourciez, *Phon. franç.* § 20, Hist.

[63] Nous suivons la tradition des slavistes de langue française en employant les signes *ŭ* et *ĭ* pour les «yers» (voyelles réduites, ъ et ь) du vieux-slave. Notons que dans la transcription usuelle des langues slaves et baltiques (vieux-slave, vieux-baltique, polonais etc.) *ę* et *ǫ (ą)* désignent des voyelles nasales. En lituanien, *ą* et *ę* ont perdu leur résonance nasale (graphie historique).

- v.-sl. *vlĭkŭ* (acc. sing.) < **u̯lkᵘom* (sancr. *vr̥kam*, lat. *lupum*, gr. *λύκον*, lit. *vilką* [< *-ā* < *-am*]);
- v.-sl. *vlĭka* (gén. [acc.] sing.) < **u̯lkᵘod* (abl. sing.) (sanscr. *vr̥kād/-t*, lat. *lupo[d]*);
- v.-sl. *vlĭky* (acc. plur.) < **u̯lkᵘōns* (got. *wulfans*, sanscr. *vr̥kān*, lit. *vilkus*, gr. *λύκους*, lat. *lupos*);
- terminaisons verbales v.-sl. *-i* < **-oit* et v.-sl. *-ǫ* < **-ont*; etc.[64].

2°) La réduction des géminées (Vaillant, *Gramm. comp.* 98ss.), p. ex.:
- v.-sl. *raširiti* 'élargir' < **rašširiti* < *raz-* + *širiti*;
- v.-sl. *opečaliti* 'affliger' < **oppečaliti* < *ob-* + *pečaliti*;
- v.-sl. *otĭcĭ* 'père' en face du got. *atta*; etc.

3°) L'élimination de consonnes en fin de syllabe (peut-être par voie d'assimilation à la consonne suivante, initiale de syllabe, et dégémination successive)[65], p. ex.:
- v.-sl. *osa* 'guêpe' < **opsa* (lit. *vapsa*, v.h.all. *wafsa*);
- v.-sl. *greti* 'creuser, ramer' < **greb-ti* (1ʳᵉ sing. prés. *grebǫ*);
- v.sl. *ochoditi* 'partir' < *ot-choditi* (*ot-* 'dehors', *choditi* 'marcher');
- v.-sl. *damĭ, dasi* 'je donnerai, tu donneras' < **dad-mi, *dad-si* (cf. *dadętŭ* 'ils donneront');
- v.sl. *pletǫ* 'je tresse' < **plekt-* (lat. *plecto*, all. *flechte*, gr. *πλέκω*); etc.

4°) L'altération de la consonne en fin de syllabe, de sorte qu'elle puisse s'attacher à la consonne suivante, p. ex.:
- v.sl. *plesti* 'tresser' (= *ple-sti*) < **plet-ti* (voir ci-dessus, 3°: *pletǫ*);
- v.sl. *jasti* 'manger' (= *ja-sti*) < **ěd-ti* (cf. *jadętŭ* 'ils mangeront'); etc.

5°) La suppression des consonnes nasales implosives, qui se perdent en nasalisant la voyelle précédente
- v.sl. *pętŭ* 'cinquième' < **penkto-* (lit. *penktas*, gr. *πέμπτος*, lat. *quintus*, got. *fimfta*);
- v.sl. *pǫtĭ* 'chemin' < **pont(h)-* (sanscr. *panthaḥ*, lat. *pontem*. gr. *πόντος*);
- v.sl. *pa-mętĭ* 'mémoire' < **mn̥tis* (lit. *at-mintis*, lat. *mentem*, got. *ga-munds*);
- v.sl. *desętŭ* 'dixième' < **dekm̥tos* (lit. *dešimtas*, got. *taí-hunda*); etc.

6°) L'élimination des groupes liquide + consonne, réalisée par voie différente selon les régions, et notamment:

[64] Pour plus de détails voir, entre autres, VAILLANT, *Gramm. comp.* I, p. 200ss., BRÄUER, *Slav. Sprachwiss.* II, p. 20s., 103s., III, p. 8ss., 53ss., 71ss., 83ss., etc.
[65] Cf. BRÄUER, *Slav. Sprachwiss.* I, p. 203ss., 80s., 85; VAILLANT, *Gramm. comp.* p. 73ss.

a) Par métathèse (slave mérid. et occid.), p. ex.:
- sl. prélitt. *gord- 'ville' (cf. lit. *gardas,* alb. *garth,* angl. *garden:* 'enceinte...') > v.sl. *gradŭ* (bulg. sbcr. slvn. *grad,* tch. slvq. *hrad,* pol. *gród,* etc.);
- sl. prélitt. *dervo 'arbre' (cf. lit. *derva* 'bais résineux') > v.sl. *drěvo* (sbcr. *drevo, drijevo,* tch. *dřevo,* pol. *drzewo*);
- sl. prélitt. *golva 'tête' (cf. lit. *galva*) > v.sl. *glava* (bulg. sbcr. *glava,* tch. slvq. *hláva,* pol. *głowa*);
- sl. prélitt. *melti 'moudre' (cf. 1re sing. prés. *meljǫ,* lit. infinitif *malti,* lat. *molere,* got. *malan*) > v.sl. *mlěti* (sbcr. *mleti,* tch. *mlíti,* pol. *mleć*);

Ont subi le même traitement les emprunts du type
- *marmor* > *mramor(ŭ)* 'marbre' (bulg. sbcr. slvn. tch. slvq. *mramor*; pour le russe voir ci-dessous, b);
- *kalk-* > *klak(ŭ)* 'chaux' (croate de Dalmatie *klak,* cf. Skok, *Etim. Rječnik* 2, 88);
- *arca* (lat., got.) > *raka* 'cercueil, reliquaire' (v.sl., v. bulg., sbcr., slvn.) et *arc(u)la* > gr. *ἄρκλα* > bulg. *rakla* 'coffre, placard' (> roum. *raclă*, alb. *raqë,* Solta, *Einführung Balkanling.* 162);
- des noms géographiques tels que lat. *Serdica* > bulg. *Sredec* (aujourd'hui *Sofia*), *Sirmium* > sbcr. *Srem* (- *ska Mitrovica* etc.), *Almus* (rivière) > bulg. *Lom, Arba* > *Rab* (Dalm.), *Albona* > *Labin* (Istrie), *Albis* > tch. *Labe* 'Elbe', etc.

b) Par l'insertion d'une voyelle svarabhaktique (slave oriental), p. ex.:
- *gord- > russe *gorod,* ucr. *horod*;
- *dervo > r. ucr. *derevo*;
- *golva > r. *golova,* ucr. *holova*;
- *melti > r. *molot'*, ucr. *moloty*;
- *marmor* > vieux-russe *moromorŭ* (plus tard *mramor,* emprunté au slave ecclésiastique, de type méridional, voir ci-dessus, a);
- à comparer, en dehors du domaine slave oriental, des paires de toponymes comme all. *Marburg* (anc. *Marchpurch*) / slvn. *Maribor,* hongr. *Késmárk,* all. *Käsmark* / slvq. *Kežmarok*, etc.

Il saute aux yeux que presque tous ces changements phonétiques[66] trouvent leur écho fidèle en galloroman, surtout dans une zone centrale du francoprovençal (voir les exemples aux pages 132ss. et 142ss.), sans qu'il y ait eu, cela s'entend, la moindre contagion directe: ce sont les tendances générales qui coïncident dans les deux domaines linguistiques, d'où la convergence – étonnante à première vue – des

[66] On serait tenté d'ajouter la monophtongaison des anciennes *diphtongues, cf. MARTINET, *Economie,* p. 355ss., MAREŠ, apud REHDER, *Einf. slav. Sprachen,* p. 8 (mais non pas BRÄUER, *Slav. Sprachwissensch.* I, p. 203). Il reste cependant douteux que le deuxième élément d'une diphtongue décroissante suffise à fermer la syllabe, cf. ci-dessus, note 17.

«méthodes». Il reste cependant, à côté de toutes ces ressemblances, une différence graduelle dans l'application des règles. On ne saurait contester en effet que le slave du premier millénaire après J.-C. avait mieux réussi à se débarrasser des consonnes implosives que le galloroman du deuxième millénaire; beaucoup mieux que le français (qui a abandonné la partie avant que le jeu n'ait touché à sa fin), mieux que le francoprovençal, bien que celui-ci continue, en principe, à s'en prendre aux syllabes fermées. A y voir de plus près, on constate que les patois romands et savoyards examinés ci-dessus n'arrivent pas toujours à discipliner les réfractaires qui s'opposent à la règle générale. Et ces mêmes patois, pour autant qu'ils subsistent encore, sont exposés sans cesse à l'assaut massif de néologismes: de mots façonnés à la française, souvent contraires de par leur structure sonore (ou plutôt insonore) aux habitudes du parler local. On conçoit aisément que la masse énorme de ces intrus menace de gêner le fonctionnement normal des «lois» phonétiques, même en ce qui concerne le patrimoine linguistique indigène. D'autre part il est évident que le francoprovençal actuel a pris l'avantage sur «le» slave contemporain, puisque celui-ci a abandonné, depuis longtemps, la guerre aux entraves: L'amuïssement de la plupart des yers (voyelles réduites) dans toutes les langues slaves, à partir du neuvième siècle environ, a produit une renaissance vigoureuse de la syllabe fermée, tout au moins - quelle que soit la division syllabique à l'intérieur du mot[67] - à la finale absolue: *vlĭkŭ* > *vălk, vuk, vlk, wilk, volk; gradŭ / gorodŭ* > *grad, hrad, gorod* etc.; *potĭ* > *păt, put, pout, pać, put'*; *otĭcĭ* > *otec, otac, ojciec* et ainsi de suite, interminablement: autre parallélisme à ce qui s'est passé plus tard dans le domaine galloroman, où le français, en supprimant le *ə* atone, s'est soudain vu confronté avec une marée montante de syllabes fermées, surtout à la fin du mot. A la différence près que dans le monde slave il n'y a pas eu de «francoprovençal» qui se soit refusé à supprimer les voyelles réduites. Il s'ensuit que vers la fin du deuxième millénaire le francoprovençal, avec les restrictions indiquées aux pages 133ss., se trouve être beaucoup plus radical en ce qui concerne l'élimination des syllabes fermées que n'importe laquelle des langues slaves contemporaines.

---

[67] Un problème plutôt délicat, cf. d'une part VAILLANT, *Gramm. comparée*, p. 285 («Les langues slaves ... ont recréé avec la chute des jers les syllabes fermées: r[usse] *ispovědnik*»), BRÄUER, *Slav. Sprachwissenschaft* I, p. 114 («Nach Wegfall der reduzierten Vokale entstehen ... aufs neue geschlossene Silben», p. ex. *krat-ko, ok-no, ov-ca* < *kratŭko, okŭno, ovĭca*) et MAREŠ, apud REHDER, *Einf. slav. Sprachen*, p. 11 («Der Schwund der schwachen Jers hat die Folgen des ... Gesetzes der offenen Silben aufgehoben: es entstand wieder eine Menge von geschlossenen Silben»); d'autre part MAXIMILIAN BRAUN, *Grundzüge der slaw. Sprachen*, p. 16: «Grundsätzlich gab es [en slave commun] nur Silben, die aus einem Konsonanten mit anschliessendem Vokal bestanden», avec la note «Diese Art von Silbentrennung gilt noch heute in allen slawischen Sprachen. Man merkt das auch an der slawischen Aussprache des Deutschen: der Slawe spricht nicht «bin-den», sondern eher «bi-nden», nicht «Gar-ten», sondern «Ga-rten».

Le francoprovençal: français retardé? Oui et non! Français avancé? Oui et non! Retardé en tant qu'il *conserve* les voyelles atones; avancé en tant qu'il *élimine* ou *déplace* des consonnes, qu'il les sépare ou les neutralise par l'*adjonction* d'une voyelle supplémentaire. Traditionaliste, si on veut, en tant qu'il *ne change pas* la direction générale de la marche; progressiste en tant qu'il *mène à terme* une évolution amorcée, mais par la suite entravée et finalement tout à fait bloquée en français.

Avancé donc et retardé en même temps: équivoque significative! Ebloui par la présence de traits archaïques très remarquables[68] on oublie trop facilement que le francoprovençal porte d'autre part les marques d'une évolution extrêmement dynamique. Nulle part ailleurs, d'un bout à l'autre de toute la Romania européenne et d'outre-mer, la palatalisation des vélaires latines suivies de I, E *ou* de A n'a été poussée aussi loin, dépassant à tel point la région palatale qu'elle atteint successivement les zones d'articulation alvéolaire, dentale, interdentale, labiale et tombe enfin, sporadiquement, dans le vide[69]:

$C^{E,I}$- (CJ, [TJ) > *č, š / ŝ, s / ϑ / f / h / ø*. – Par exemple CENTUM (pour choisir malgré tout[70] le mot-témoin de la grammaire comparée; *ALF* 211, *AIS* 304) > **čent*[71] / *šont* Val Soana (*AIS* pt 143) / *ŝent* Ayas (Aoste, *AIS* 123) / *sẽ, sã* passim[72] / *ϑẽ* spor. Suisse, Sav. (*ALF* pts 936, 976, 964[73]) / *fent, fẽ* spor. Hte-Sav., VS, Canavese (*AIS* 132 [et 133, piém.!], *ALF* 958[74]) / *hẹ́ã, hẹã* Val d'Aoste supérieure (*ALF* 966, *AIS* 121), [Maurienne[75]] / *ent*

[68] Je n'ai pas manqué d'en être ébloui moi-même: *VRom. 12* (1952), 80s.

[69] Il n'est pas question de présenter, dans le cadre de cette étude, une documentation détaillée, qu'on trouvera dans les dictionnaires patois, les monographies, les *Tabl. Phon.*, les atlas régionaux (surtout l'*ALJA*). La plupart de nos exemples (en transcription simplifiée) proviennent des grands atlas, *ALF* et *AIS*, qui permettent une orientation rapide et donnent une vue d'ensemble qui dépasse les limites d'une seule région. – Dans les indications géographiques nous employons, pour les cantons suisses, les abréviations devenues officielles, c'est-à-dire FR = Fribourg, GE = Genève, NE = Neuchâtel, VD = Vaud, VS = Valais. Pour une localisation plus précise et à propos de la filiaton historique des différents résultats on se reportera, entre autres, à KELLER, *Genferdialekt*, p. 116ss. (carte 126), DURAFFOUR, *Phén. gén.*, p. 230ss., HASSELROT, *Ollon*, 123ss., DIETRICH, *Martigny*, p. 59ss., 44s., KELLER, *Valdôt.*, p. 83ss., etc.

[70] Il n'est pas facile de trouver, parmi les mots à $C^{E,I}$ initial contenus dans l'*ALF*, un exemple qui ne présente pas de dérangements phonétiques plus ou moins manifestes. D'après DIETRICH, *Martigny*, p. 59, le numéral 'cent' serait «à l'avant-garde» des mots qui ont cédé à la pression du français. C'est sans doute une conséquence du voisinage phonétique de CENTUM et de CINQUE, cf. l'homonymie complète, théoriquement impossible, des deux numéraux aux points 50 (Echallens), 958 (Meillerie), 979 (Lens), [988 (Evolène)] et 935 (Surjoux) de l'*ALF* (cartes 211 et 289)! Voir aussi la note 72, et surtout le *GPSR*.

[71] L'étape *č-* se trouve encore, en syllabe protonique, dans la vallée de l'Evançon (Aoste): p. ex. *čeriža* à Brusson et à Ayas (KELLER, *Valdôt.*, tabl. XV et p. 85ss.).

[72] Forme prédominante, en partie sous l'influence de la langue française (cf. note 70). A noter cependant *sẹnt* (= *siṇk* '5', *sĩrə* 'cire', *sẹ̃ndrə* 'cendre', *sərəvẹ́ll* 'cerveau', etc.) à Faeto (*AIS* pt 715), bien loin de la Francophonie, entouré de formes du type *čendə, čyendo*.

[73] Cf. en outre *Tabl. Phon.* n° 480, ODIN, *Blonay*, p. 547, etc.

[74] Cf. *Tabl. Phon.* n° 480 et surtout KELLER, *Genferdialekt*, p. 122ss., carte 126.

[75] Cf. *hĩk* 'cinq', *hariza* 'cerise' à Fontcouverte (*ALJA* 1628, 451, pt 60), à côté de *sẹ̃* 'cent' (note 70!), *yẹr* 'ciel' (note 76): coïncidence partielle de $C^{E,I}$ et de C^{A} (note 79).

Hte-Maurienne (*ALF* 973[76]). – Donc, pour appliquer une formule rudimentaire, sans tenir compte des divergences phonétiques mineures et de certaines déviations (fort intéressantes[76a]): CENTUM > *šẽ / sẽ / ϑẽ / fẽ / hẽ / ẽ*. En partant de la *langue centum* par excellence (celle qui a fourni le mot d'ordre à tout le groupe) on est donc arrivé, en pleine Europe occidentale, à des parlers du type non seulement *satem,* mais (sit venia terminis) *ϑatem, fatem, hatem* et *atem*...

C^A- > *č, š / ŝ / (ϑ̂), ϑ / f / h*. – Par exemple CATTUM 'chat' (*ALF* 250, *AIS* 1114) > *ča(t), če(t)* forme marginale (*AIS* 123, 131 etc., *ALF* 987, 942, 52, 63) / *šyẹ* Sassenage (*ALF* 940, cf. ci-dessous *žālo, žōno*) / *ŝa(t), ŝe(t)* Jura, Suisse, Aoste (*ALF* 20, 62, 975, etc.) / *ϑ̂a* Vevey (VD, *ALF* 959)[77] / *ϑa (ϑat, ϑet)* Ain, Hte-Sav., Sav., etc. (*ALF* 913, 958, 963, 985, etc.) / *fat* Hte-Maurienne (Lanslebourg, *ALF* 973[78]) / *hat* Maurienne (Fontcouverte, *ALJA* 801, pt 60)[79] / et, pour ainsi dire hors série, *stẹ* dans la région d'Albertville et à Hauteluce (*ALF* 954, 955)[80]. – En abrégé, de façon schématique: CATTUM > *ča / ŝa / ϑa / fa / ha // sta.*

$G^{E, I, A}$- (J-, DJ-) > *ǧ, ž / ẑ, z / (ϑ̂), ϑ / v*. – Exemples:

1) GELAT 'il gèle' (*ALF* 632, *AIS* 382) > *ǧǎla, ǧélat, (ǧāl)* périphéries SE et NO (*AIS* 123, 131, 132, *ALF* 52, 63) / *žālo* Sassenage (Isère, *ALF* 940)[81] / *ẑāle, -ə, ẑēle, -ə* surtout Jura, Suisse, Aoste (*ALF* 928, 62, 985, 964, 950, etc.) / *δāle, -ə, δēle, -ə* surtout Ain, Hte-Sav., Sav. (*ALF* 915, 958, 963, 921, etc.) / *vāle* Hte-Maurienne (*ALF* 973)[82] / *zdẹ̄lẹ* Hauteluce (*ALF* 955)[83]. – 2) GALBINUM 'jaune' (*ALF* 716, *AIS* 1577) > *ǧáun, ǧǎnno, ǧōnu, (ǧōn)* périph. SE, NO (*AIS* 131 etc., *ALF* 928, 52, 63) / *žōno* Sassenage (*ALF* 940)[81] / *ẑōno, -u, ẑāno* surtout Jura, Suisse, Aoste (*ALF* 21, 62, 985, 964, 950, etc.) / *ϑ̂ōnu* Le Brassus (VD, *ALF* 939)[84] / *δōno* passim, surtout Ain, Hte-Sav., Sav. (*ALF* 913, 958, 963,

[76] = Lanslebourg. A Saint-Martin-de-la-Porte (*ALF* pt 963) *sẹ̄* 'cent' (cf. la note 70), mais *ẹ̄k* 'cinq', *ẹ̄dra* 'cendre', *ẹ́rklo* 'cercle', *ẹrị̄ōᵉ* 'cerise' (Lanslebourg: *ʰẹ́rizə*), *glaẹ* 'glace' (Lanslebourg *glẹ*), et ainsi de suite. Cf. les résultats de CAELUM à Fontcouverte et à Saint-André (*ALJA* 1, pts 60 et 61): *yẹr* (pt 60), *wẹl* (pt 61).

[76a] Surtout *χlā* au Châble (*ALF* pt 977); cf. DIETRICH, *Martigny,* p. 59 ss.

[77] La forme ne figure pas dans les *Tabl. Phon.* n° 462 ni dans le *GPSR* 3, 420, mais elle est confirmée, entre autrees, par *ALF* c. 231 *ϑ̂āsō* pt 959 (même forme au pt 939 = Le Brassus; cf. ci-dessous GALBINUM > *δ̂-* au Brassus; voir note 84).

[78] Ibid. (Lanslebourg) *fẹ̄* 'chien', *fẹ̄ynả* 'chaîne', *fū* 'chou', *vafə* 'vache', *bọfə* 'bouche', *rõfọ* 'riche', etc.

[79] Cf. à Fontcouverte *hīŋ* 'chien', *həvẹ* 'cheval', *vahə* 'vache', *hahẹ́ñẹ* 'châtaigne' (*ALJA* 805, 815, 593, 475), etc.

[80] Cf. *stẹ̄* 'chien' *stẹña* 'chaîne', *stu* 'chou' etc. à Hauteluce (voir KELLER, *Valdôt.* p. 84 s.). Cf. les notes 83 et 86.

[81] Cf. ci-dessus: CATTUM > *šyẹ.*

[82] Ibid. (Lanslebourg) *vẹnu* 'genou', *vọ* 'déjà' JAM, *vwẹ́no* 'jeunes', *vọrt* 'jour' DIURNUM, *rọvọ* 'rouge' RUBEUM, etc. (*ALF, ALJA*); cf. note 85.

[83] Ibid. *zdnọ* 'genou', *zdọ̄r* 'jour', etc.; cf. les notes 80 et 86.

[84] Ibid. *δ̂ẹnọ* 'genou', cf. *δ̂ənā* et *ϑ̂a* 'chat' à Vevey (*ALF* pt 959); cf. note 77.

921, etc.) / *võno* Hte-Maurienne (*ALF* 973)[85] / *zdǫ̃nə* Hauteluce (*ALF* 955)[86]. – C'est-à-dire, abstraction faite des nuances locales: GELAT, GALBINUM > *ǧále, ǧóno / ẑále, ẑóno / δále, δóno / vále, vóno // zdále, zdóno.*

La base latine CANTIONEM (CA- et -[TJ-!) a abouti aux résultats suivants (d'après *ALF* 231, transcription simplifiée; nous soulignons les formes plus répandues): – 1) *čãsõ* pts 987 VAoste, 52, 63 NE. – 2) *ŝãsõ* Jura (-Doubs)-Suisse-VAoste, 964 Tarentaise, 942, 950 Isère (est) / *ŝãšõ* 927 Ain / *ŝãϑõ* 976 VS / *ŝãhlõ* 977 VS / *ŝãfõ* 968 VS / *ŝãhõ* 966 VAoste. – 3) *stãsõ* 955 Sav. – 4) *ϑ̂ãsõ* 939, 959 VD / *ϑãsõ* Ain-Isère (ouest), 953 Maurienne, 965 Tarentaise, 985 VAoste / *ϑãšõ* 924 Ain, 918 Jura / *ϑãfõ* Hte-Sav. 935 Ain, 939 GE, 937 VD / *fãϑõ* (!) 958 Hte-Sav. / *ϑãϑõ* (!) 943 Sav. / *ϑãõ* 963 Maurienne. – 5) *fãõ* 973 Maurienne. – 6) *hãhõ* Maurienne (*ALJA* 1424, pt 60). – 7) *šãsõ* (comme en français) 933, 954 Sav., 829, 940 Isère.

Tous ces exemples démontrent à l'évidence que ce n'est pas en plaine ou dans les zones jurassienne et préalpine que le déplacement de l'articulation atteint son maximum, mais dans quelques vallées au cœur des Alpes, surtout en Maurienne. Et en effet, les résultats spectaculaires y abondent. La chasse et le chasseur se disent *háhə* et *haxǫ́y* à Fontcouverte, *fáə* et *faur* [*faúr*, cf. *faf*^{a}*ur*(!) *ALF*] à Lanslebourg (*ALJA* 952, *ALF* 247, 249). CALIDUM aboutit à *hot* dans le patois de Fontcouverte (*ALJA* 5, pt 60), d'où résulte une rencontre fort curieuse avec le mot anglais du même sens: homonymes et synonymes à la fois! C'est-à-dire que deux racines différentes de l'indo-européen (**kel-* et **kai-* [**qai-*]) sont arrivées au même résultat sémantique et phonétique (ou peu s'en faut[87]) dans deux régions sans contact, distantes l'une de l'autre de quelques centaines de kilomètres... Bref, des formes bizarres, méconnaissables à première vue, surgissent à chaque pas et contribuent à faire de ces dialectes une sorte de patois exotiques: *ęęlå* 'étoile', *fáñę* 'châtaigne', *fǫ́və* 'choses', *mę̃ǫ́və* 'mensonges', *vẽvívə* (trois fois *v*![88]) 'gencives' et ainsi de suite, à Lanslebourg (*ALF* pt 973); cf. les notes 76, 78, 79, 82, 85. La gentiane (*ALF* 640) s'appelle *δããna* à St-Martin-de-la-Porte, *vãǫnå* à Lanslebourg, *ẑẽhára* à Courmayeur dans la haute Vallée d'Aoste, une autre région intra-alpine (et ce n'est pas la seule[89]) qui nous réserve de belles surprises: la

[85] Ibid. *vǫ* 'joue', *vęrbå* 'gerbe', etc.; cf. note 82.

[86] Ibid. *zdu* 'joue'; voir notes 80 et 83.

[87] Abstraction faite du degré d'ouverture de la voyelle (*hǫt/hǫt*).

[88] *ALJA* 1414. L'*ALF* donne *žãsívə*, la forme française (celle de l'école? du médecin?).

[89] On nous reprochera d'oublier le Valais, où par exemple la chute de *l* et de *v* dans quelques patois a produit, en effet, des formes déconcertantes: *eá* 'lever', *ywa* 'lieu', *ẽwa* 'langue', *ár*ə 'voleur' LATRO, *ã* 'vin' à Nendaz (R. C. SCHÜLE, p. 183, 186; *ALF* pt 978; JEANJ.-TAPP.), *yę* 'vers', *yęrə* 'voir', *wunaire* 'lumière' dans le patois bagnard (BJERROME, p. 252 s.), *õ* 'long' hic et illic. Il en résulte des homonymies fort curieuses, p. ex. *koá* 'couler/couver' (R. C. SCHÜLE, p. 190), *o* 'vous/le' (art. masc. acc. et pron.), *ša* 'sac/sept/sur la' (91, 87, 6, 18, à côté de *šã* 3, 4) et des situations plus ou moins «pathologiques» en ce qui concerne l'article défini, réduit à zéro devant un substantif commençant par voyelle (BJERROME, p. 133).

cerise par exemple est *·üvíhə* à Fénis (= *fẽik* en patois), *·iíhi* à St-Marcel (*·èm mar·éy*), entre Aoste et Châtillon[90]. Et toutes ces formes sont les descendants légitimes, selon les lois phonétiques des parlers locaux, du latin GENTIANA et CERESIA...

Voilà des dialectes qu'on a munis, implicitement, de l'étiquette «proto-français», des dialectes francoprovençaux qui, comme tels, feraient preuve d'un «comportement global de conservativisme... qui a continué à le[s] caractériser jusqu'à nos jours», des dialectes d'un «caractère conservateur qui le[s] distingue du français», des dialectes en somme qui auraient conservé, vis-à-vis de ce dernier, «un état de langue romane *moins éloigné du latin*»[91]. Ce sont d'éminents dialectologues (Hasselrot, Tuaillon), d'excellents connaisseurs du francoprovençal, qui se sont exprimés en ces termes, et on aurait grand tort de douter du bien-fondé de leur opinion. Ce qu'ils disent n'est certainement pas faux: c'est vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. D'autant moins que le traitement des anciennes vélaires n'est pas le seul point où le francoprovençal dépasse le français, arrivant à des étapes avancées que ni la langue française ni aucun de ses dialectes n'ont rejointes jusqu'ici; voir le catalogue – forcément incomplet – contenu dans la note aux pages 156–158[92].

[90] Voir KELLER, *Valdôt.*, tableau XV; *AIS* 1283 et 1263; *AIS Einführungsband*, p. 29 (corr.: [pt] 122, au lieu de 307).

[91] Voir TUAILLON, *Le francoprov.*, p. 324, 316s.

[92] Pour rester sur le plan de la phonétique: les groupes PL-, BL-, FL-, CL-, GL-, conservés (ou restitués) dans la langue et dans la plupart des patois français (*plein, blanc, flamme, clef, glace*), palatalisés dans l'Ouest et dans l'Est du domaine français ainsi que dans de nombreux patois francoprovençaux (*pl̥-, bl̥-, fl̥-, kl̥-, gl̥-*, ou *py-, by-, fy-, ky-, gy-* [d'où sporadiquement *χl̥-, χy-, ty-, dy-, l̥-, y-*]), aboutissent à des résultats surprenants dans quelques régions alpines. Qu'on compare, – 1°) avec fricative interdentale, les types *pϑẽ* 'plein', *bϑã* 'blanc', *ϑãma* 'flamme', *ϑa* ou *ϑo* 'clef', *ϑasə, ϑafə* (et *daš, dasə, dafə*) 'glace', caractéristiques du Pays d'Enhaut vaudois, des districts d'Aigle et de Monthey, de l'ancien patois d'Ardon (entre Sion et Martigny), en partie du patois d'Isérables ($^{l}_{\vartheta}$-, comme à Ormonts-Dessus) et de la Vallée d'Entremont (Bourg-St-Pierre, Liddes, [Orsières, voir ci-dessous]); – 2° avec fricative labiale ou interdentale, *pfẽ̥* 'plein', *bvã* ou *vã* 'blanc', *ϑãma* 'flamme', *ϑo̥* 'clef' à Conthey et à Vétroz, près de Sion (une prononciation *pfə* 'plus', *pfẽ̥* 'plaît', *pfau̯* 'pleut' qu'on a relevée en 1942 chez un patoisant de l'Etivaz [Pays d'Enhaut] est sujette à caution et ne reflète probablement qu'une habitude individuelle, bien que le fait soit fort intéressant [*Dialectes suisses* II/1, p. 14, note 44; l'*ALF* donne *pϑ-* pour la même localité]). – 3° A Orsières (Entremont) GILLIÉRON avait noté, vers 1880, *pl-, -bl-* < PL-, -B'L- (⌜*plāta*⌝, ⌜*sabla*⌝: régression? cf. DIETRICH, *Martigny*, p. 58, KELLER, *Valdôt.*, p. 115), mais *ϑ-* comme résultats de CL- et de FL-: ⌜*ϑo*⌝ 'clef', ⌜*ϑāma*⌝ 'flamme' (*Petit atlas phon.*, planches 24–25). Au début de notre siècle (*Tabl. Phon., GPSR*), le patois de la même commune présentait les formes suivantes, confirmées en 1939 par l'enquête de DIETRICH: *pl-, bl-* < PL-, BL- et *fl-* < FL- (*flamma, -a*), mais *fo̥* 'clef', *fŏči* 'clocher', *fu* CLAUDIT 'il ferme' (et *dafᵊ* 'glace'; mêmes formes à Praz-de-Fort, dans le Val Ferret). Le résultat labial n'est donc pas limité, en principe, au cas des anciens groupes *labiale* + L, peut-être en raison de la rencontre de CL- et de $C^{E,I}$- (> *ϑ, f* et *χl!*) dans une partie du Bas-Valais, avec les confusions qui s'ensuivent ... Pour une documentation plus détaillée voir les *Tabl. Phon.*, le *GPSR*, ZIMMERLI, *Sprachgrenze* vol. 2, tabl. IX (Château-d'Oex, Ormonts-Dessous) et vol. 3, tabl. XI–XII (Liddes, Ardon), DIETRICH, *Martigny*, p. 51ss., cartes XII–XIV, et surtout LINA HAEBERLI, *ZFSL* 33, 1–43. – On observe donc, dans les résultats les plus «avancés», une altération quadruple des anciens groupes *occlusive* + L: 1) perte de l'occlusion, 2) perte de l'articulation laté-

Or, malgré les passages reproduits ci-dessus, les auteurs que nous venons de citer ne se sont sûrement pas trompés sur l'attitude ambivalente des parlers en question, et c'est bien Tuaillon qui a trouvé des formules particulièrement heureuses pour caracté-

rale de l'ancienne liquide, 3) réduction de l'ancien groupe à une seule consonne, 4) déplacement extrême du point d'articulation, jusqu'aux régions interdentale (évolution parallèle de LJ!) et labiale. Les patois français n'arrivent, tout au plus, qu'à l'étape prépalatale ou alvéolaire, à savoir, dans le voisinage du francoprovençal, *šę [šęr], šā, syę, sę* 'clef', etc., qu'on trouve dans le Jura bernois, le canton suisse du Jura et les régions limitrophes du dép. du Doubs et du Territoire de Belfort (ALF 301, points 71, 73, 72, 53, 75; *Tabl. Phon.* 103; *GPSR* 4, 106s.; DONDAINE, *Les parlers comtois d'oïl*, p. 91ss., avec plusieurs cartes). A cela s'ajoute qu'à l'intérieur du domaine français, l'altération des groupes CL- et GL- se limite (comme celle de PL-. BL- et FL-) à deux zones, l'une à l'Ouest, l'autre à l'Est, laissant en blanc le Centre et tout le Nord, tandis qu'en francoprovençal elle concerne la totalité du domaine, sauf quelques zones marginales ou sujettes à des évolutions régressives, cf. *ALF* 103 et 647, KELLER, *Valdôt.*, p. 115.

Rappelons brièvement, sans entrer dans le détail et sans vouloir être complets, que le francoprovençal, plus exactement: certains dialectes francoprovençaux se trouv(ai)ent à l'avant-garde des parlers galloromans en ce qui concerne d'autres innovations encore, telles que:

A) Le déplacement de l'accent, cf. p. ex. *mãźia* > *mãźyá* au fém. du participe passé, l'accentuation changeante des diphtongues en général («loi de Duraffour»), les formes du type *la lüná, la lná, lá lna* 'la lune' (voir R. MERCADAL, *RLiR* 41, 114ss.), qui trouvent des analogies frappantes en piémontais: *persuná* 'personne', *la msa* 'la messe', etc. (ROHLFS, *Gramm. stor.*, 1, p. 441). Qu'on se rappelle, à ce propos, la formule éloquente de GILLIÉRON, qui a parlé de patois «en train de saper les lois fondamentales de l'accent latin qui ont présidé et président encore aux destinées de la langue galloromane» (*Etudes romanes dédiées à Gaston Paris*, 1891, p. 463).

B) La syncope de voyelles en syllabe initiale ou intérieure qui portaient, autrefois, l'accent principal ou secondaire, p. ex. *la vzena* 'la voisine', *la lna* (qu'on vient de citer), *farna* 'farine', etc., évolution qui contrecarre dans une certaine mesure la tendance à l'ouverture des syllabes et dont on trouve, de nouveau, des analogies en piémontais (*msa* 'messe', déjà cité, *cartá* < *carrétta*, etc., ROHLFS, *loc. cit.*).

C) La chute de certaines consonnes, surtout dans des patois alpins: *l* et *v* (cf. ci-dessus, note 89), *-r-* (*āā* 'cuivre' < ARAMEN, *śęę* 'séré, sérac', etc. à Valsavaranche, WALSER, *Aosta-Tal*, p. 101s., *abęa* 'abreuver', *ǫǫy* 'heureux' à Longefoy, Savoie, cf. *Etudes romanes déd. à G. Paris*, p. 464), *-n-* (p. ex. *pēa* 'peine', *fōntāa* à Longefoy, loc. cit.), *-st-* (> *ϑ* > *f* > *ø* comme $C^{E,1}$, p. ex. *ęęlá* 'étoile', *fáṇę* 'châtaigne' à Lanslebourg, voir ci-dessus, p. 155).

D) Quant à la morphologie, on note des dérangements remarquables, dépassant nettement ceux du français, à la suite d'une réduction excessive du radical, cf. *dü/düra, fo/forta, süti/sütila*, etc. (p. 141, 145), *servî, servo* 'servir, je sers', mais *se* 'tu sers, il sert', *droumî, droumo*, mais *doo* 'il dort', *pèdre/pèso/pè* (perdre), etc. (p. 146). Une certaine exubérance de formes, un aspect quelque peu chaotique de la flexion verbale surtout («La morphologie verbale ... tolère beaucoup plus de doublets et d'hésitations», GAUCHAT, *Langue et patois*, p. 8) n'est en principe pas un trait spécifique du francoprovençal, mais du patois en général («Aucune académie ne règle ses formes», *loc. cit.*); on notera toutefois que par exemple le déferlement de l'infixe -ISC- semble être particulièrement virulent dans certains patois romands (GAUCHAT, *loc. cit.*, *ALF* 575; d'après REYMOND-BOSSARD, p. 98, l'infixe s'est étendu, bien qu'«à des degrés divers», à *tous* les verbes en *-î*).

Il est bien significatif, après tout (pour résumer et terminer enfin cette note qui menaçait d'être interminable), que ce sont des patois francoprovençaux, savoyards et valaisans, qui ont incité JULES GILLIÉRON à parler de processus phonétiques qui font «presque redouter le naufrage du parler», et à soutenir, un peu plus loin, que l'on assiste en effet «à un vrai naufrage du langage, lorsque, comme à Nendaz, ni action obstructrice et conservatrice des patois parents, ni sentiment morphologique n'ont contrarié *illum levamen* dans sa marche vers *èā*, sa forme d'aujourd'hui». Et

riser la situation générale: «Les *innovations*[93] francoprovençales tiennent à trois tendances, palatalisation des consonnes et des voyelles, mobilité de l'accent tonique, double articulation des diphtongues. Le français élimine les diphtongues, fixe l'accent tonique sur la dernière syllabe et donne des articulations simples aux consonnes produites par la palatalisation. Le français semble avoir éliminé des *tendances qui ont travaillé le proto-français*; le francoprovençal semble leur avoir *donné libre cours*» (p. 335 de l'article cité[91], qui est une mise au point magistrale). L'exemple du changement phonétique qui fait l'objet principal de notre étude – l'élimination des entraves – nous avertit que ces «impulsions» galloromanes qui n'ont trouvé leur plein épanouissement qu'en francoprovençal (surtout en Suisse romande) ne remontent pas toujours à la période du *proto*-français: il s'agit évidemment, en partie, de tendances «qui ont travaillé le français» à des époques bien postérieures. Et l'on devra ajouter, pour compléter l'image, que le francoprovençal n'a jamais eu peur d'innover allégrement *de son propre chef,* sans attendre que des suggestions ne lui viennent du Nord de la France.

En tout cas les deux définitions (le francoprovençal conservateur / le francoprovençal innovateur) ne s'excluent pas; elles se complètent, c'est de nouveau *oui et non* (cf. p. 153, p. 156). Et il y a plus: le comportement ambivalent, apparemment contradictoire, si caractéristique du francoprovençal conçu comme unité, se répète dans ses parties, dans les «pièces» dont se compose la maison. On a vu, pour donner un exemple typique, que la Haute-Maurienne est remarquablement conservatrice en ce qui concerne les consonnes finales (p. 134), mais que ces mêmes patois sont à l'avant-garde des (r)évolutionnaires dans le traitement des anciennes gutturales (p. 153 s.), dont ils déplacent rudement le point d'articulation en chassant les sons issus de $C^{E,I}$ d'abord de la cavité buccale, ensuite de la région interdentale et enfin de la zone des labiales, ce qui équivaut à l'anéantissement total de feu la consonne... Il est évident que ce comportement inconstant, tantôt conservateur, tantôt innovateur, combiné avec une attitude particulariste qui va jusqu'à l'entêtement, a contribué de façon décisive au fameux «émiettement» du domaine francoprovençal, au fractionnement dialectal extrême, qui empêche l'intercompréhension même entre les patoisants de régions étroitement voisines[94] et qui fait à la fois l'enchantement et le désespoir des linguistes:

encore: «Si, par un malheureux hasard, tous ces phénomènes de destruction venaient à se produire dans un seul et même parler, ce serait un engrenage d'où combien de mots latins ne sortiraient que réduits à leur simple voyelle accentuée!» (*Etudes romanes dédiées à Gaston Paris,* p. 463 s.). On constate donc, une fois de plus (cf. ci-dessus, p. 155), que ce sont souvent les patois marginaux, isolés dans les recoins d'un territoire accidenté, qui procèdent à de véritables renversements linguistiques, et on se souviendra de ce qu'un autre grand maître de la géographie linguistique, KARL JABERG, a dit à propos de l'«exagération périphérique» des innovations, surtout en ce qui concerne la morphologie (*Aspects géographiques du langage,* p. 95 ss.). Et on n'aura plus le courage de munir le francoprovençal *tout court* de l'étiquette trop simpliste qu'on s'est habitué à lui attacher: celle de «galloroman archaïque», conservateur et en quelque sorte immobiliste.

[93] C'est nous qui soulignons.

[94] Cf. p. ex. (pour ne citer qu'un petit choix de témoignages) GAUCHAT, *Langue et patois de la*

l'enchantement par la variété et la richesse des phénomènes, le désespoir parce que «tout linguiste est un homme de bon ordre qui voudrait que la carte des dialectes soit un jardin à la française» (Tuaillon, *op. cit.*, p. 338).

Mais revenons, pour terminer, à la syllabe ouverte. On résiste difficilement à l'envie de connaître les «raisons» de ce processus linguistique qui a abouti à l'élimination des entraves, de savoir ce qu'on a gagné et ce qu'on a éventuellement perdu à la suite de cette opération. Si le lecteur veut bien nous permettre de commencer par le côté négatif du bilan: il n'y a pas de doute qu'on a dû s'accommoder de quelques inconvénients, surtout en ce qui concerne la précision sémantique. Preuve la longue série d'homonymes, qui l'emporte même sur celle (déjà considérable) de la langue française[95].

Mais la situation n'est pas catastrophique pour cela, et la langue sait toujours venir à bout des problèmes de ce genre. Dans l'évolution historique des parlers romans il n'y a guère de tendance phonétique fondamentale qui ait été tronquée en raison de quel-

Suisse romande, p. 8: «le pays romand ... était un terrain particulièrement propice au morcellement linguistique» et «Mettez ... un habitant du Val d'Illiez en contact avec un Anniviard: ils ne s'entendront point!» (et on assure que même un Anniviard et un habitant du voisin Val d'Hérens ne se comprennent qu'à grand-peine ...). Voir en outre HASSELROT, *Ollon*, p. 170 (165 ss.): «un nombre élevé de traitements divergents qui gênent notablement l'intercompréhension» (entre les Savoyards et les habitants des districts de Monthey et d'Aigle) et surtout TUAILLON, *RLiR* 28, 137 N 1, à propos des patois de Lanslebourg et de Bessans, situés dans la même vallée, à dix kilomètres l'un de l'autre: «deux villages proches sur une carte, mais deux patois assez différents pour ne pas permettre l'intercompréhension».

[95] Rappelons qu'en Suisse romande ALPEM, ALTUM, ARSUM [et ARTEM, ci-dessus, note 42] tendent à se confondre dans une même forme. «Un dénombrement, même approximatif, des noms de lieux du type II [ALPEM > *o, ā, ar, āt*] est impossible, à cause de l'incertitude qui résulte de la confusion de ce mot avec altum dans les prononciations *o* et *ā*, avec le plus rare arsum dans les pron. *ā* et *ar*» (ERNEST MURET, *GPSR* 1, 313).

Et voici quelques exemples d'homonymies d'après LOUISE ODIN, *Glossaire du patois de Blonay* (= Od.) et FRÉDÉRIC DUBOUX, *Dict. du patois vaudois* (= Dub.): *bẹ* 'bec/bout' (Od.). - *žo* 'joux, forêt/jour/juchoir, perchoir' (Dub.). - *fäi* 'fiel/foi(†)' (Od., Dub.). - *fwa* 'fouet/four' (Od.). - *fwå:* 'foi/fort' (Od.). - *χlå* 'clef/clair' (Od., Dub., voir le jeu de mots *GPSR* 4, p. 107). - *ku* 'cou/coup/court' (Dub.). - *lå* 'lard/hélas/la (note de musique)' (Dub., Od.). - *lẹ* 'lac/là' (Od., Dub.). - *ma* 'marc (eau de vie)/marc(poids)/chantier, tin/mât/mars' (Od.). - *mäi* 'mois/miel/mais' (Dub.; *mẹ* 'mai' d'après Od.). - *ū* 'os/août' (Dub.; *ū* 'os' / *u* 'août' d'après Od.) - *på* 'part/pair/pair/pas' (Od.; *par* 'paire' d'après Dub.). - *pāi* 'poil, cheveu/poids/pois/poix' (Od.; *pèdze* 'poix' d'après Dub.). - *pọ* 'pot/pour' (Od.) - *rå* 'rare/ras' (Dub., [Od.]). - *sa* 'sac/sa/sept' (Od.). - *sā* 'sang/sens/sain' (Od.). - *sẹ* 'roc, rocher (sex)/sec/ses/se, soi/ici' (Od.; *šẹ* 'sec' d'après Dub.). - *sọ* 'soc/sot/ceci (ço)' (Od.). - *sọ* 'seau/sceau/sel/saut' (Od.). - *sū* 'sur/sus' (Od.). - *sū̃* 'sur/suif' (Dub., à côté de *süi* 'suif'). - *tọ* 'tel/tôt/tuf' (Dub.; *tọvẹ́* 'tuf' d'après Od.).

A Nendaz (VS) on a p. ex. (d'après R. C. SCHÜLE) *nẹ* 'noir/nuit' (p. 2, 133) - *ọ* 'or/ours' (55, 103) - *ku* 'coup/cou/cœur/cul' (!) (192) - *šẹ* 'ce, celui/roc (sex)/soif (5, 39, 132) - *šẹ* 'sec/si' (178, 6), et la situation se complique davantage par la chute de *l* et de *v*, voir les exemples cités ci-dessus, note 89.

A propos de l'homonymie de 'cent' et 'cinq' cf. note 70.

ques homonymies. En tout cas cet inconvénient n'a pas suffi à arrêter, en francoprovençal, les transformations phonétiques «visant» à la syllabe ouverte. Il paraît donc qu'on avait en effet des *mo*tifs – inconscients, tout au plus subconscients – de persister dans ce *mou*vement et qu'on s'y était engagé parce qu'il y avait quelque avantage secret à le faire. Etait-ce la paresse physique naturelle à l'homme, source de tant d'inventions ingénieuses, qui a agi comme *mo*teur? En supprimant les consonnes implosives on parvient *ipso facto* à réduire l'effort articulatoire. Etait-ce une préférence (sensuelle?) pour la sonorité croissante, un besoin (musical?) de délivrer les voyelles de ces entraves qui étouffaient en quelque sorte leur résonance? – Il semble impossible de sortir du domaine des hypothèses, pour la simple raison que la raison est brillamment absente dans tous ces changements linguistiques spontanés et que, parmi les patoisants, personne ne se sera jamais demandé si c'était avantageux ou non d'ouvrir les syllabes, pourquoi on devait le faire, et quelles seraient les meilleures méthodes pour arriver au but. Mais ce qui est hors de doute et ne dépend pas de spéculations plus ou moins pertinentes, c'est le fait que des tendances analogues se sont manifestées à plusieurs reprises, dans des langues qui n'étaient pas en contact, et que cette même tendance n'a cessé de produire des effets «palpables» au cours de l'évolution historique des idiomes issus du latin. Et il semble qu'une des grandes langues romanes s'apprête de nos jours à suivre le même chemin que certains patois francoprovençaux viennent de parcourir presque jusqu'au bout (et que le français a abandonné en plein milieu). On sait que l'espagnol d'Andalousie, d'Amérique, etc., montre une tendance très marquée à negliger les consonnes implosives, de prononcer *e^{h}pañól* > *epañól, la^h kása^h* > *la kása, lo^h teχá$^{\delta}$o^h* > *lo teχá$^{\delta}$o* etc. au lieu de *español, las kásas, los teχáδos.* Et le phénomène n'est pas limité à *s*, cf. les formes plus ou moins courantes du type *setiémbre, asúrδo, proteϑión, kolúna, ifánte* pour *septiémbre, a^b_psúrδo, protekϑión, kolúmna, infánte,* et, avec vocalisation des consonnes implosives, *refleisionár, perféito* (ce qui rappelle les formes portugaises) ou *cáusula, perféuto* 'refleccionar, cápsula, perfecto'; enfin, avec insertion ou addition d'une voyelle supplémentaire, *ót^{a}ro, néy^{a}ro* 'otro, negro', *kar^{a}yár^a* 'cargar' etc., d'où résultent des doublets (ou triplets) comme *koló/kolór^a* 'color', *es^{a}tá/etá* 'está', *res^{a}βalár/reφalár* 'resbalar', *díy^{a}no, díyeno/díno* 'digno', *dok^{a}tór/doutór/dotór* 'doctor', *aitívo/autívo/atívo* 'activo' et ainsi de suite, voir surtout les témoignages de Malmberg, *Boletim de filologia* 9, 99ss., *Ztschr. f. Phonetik* 2, 239ss. – Notons toutefois que l'antipathie pour la syllabe fermée est loin d'être universelle dans le monde roman. A l'autre bout de l'échelle, donc aux antipodes romanes du francoprovençal, se situent les parlers romanches des Grisons, qui ont une prédilection évidente pour l'entrave[96] et où le pourcentage des consonnes est nettement supérieur à la moyenne des langues romanes, sans parler de celui du franco-

[96] Surtout pour *-r-* en fin de syllabe, cf. p. ex. *bun pro fatscha* > *bumperfatscha* 'bon appétit!', **scrittira* > sursilv. *scartira* 'écriture', PRATELLU, PRATACEU etc. > *Pardi, Pardel, Pardatsch* (*RN* 2, 270), all. *geraten,* dial. *grate(n)* > sursilv. *gartegiar,* all. *Grüneck* > *Carniec* (*RN* 2, 421), etc. – On observe des

provençal[97]. On constate donc une divergence frappante entre deux idiomes qu'on croit souvent – à tort me semble-t-il – étroitement apparentés. Ils l'étaient sans doute pendant leur phase primitive, mais ils ont cessé de l'être et sont devenus très différents au cours de leur évolution ultérieure – l'un ferme, d'un phonétisme vigoureux, quelquefois un peu rude[98], l'autre plutôt détendu, aimable et d'un rythme commode: le premier ayant gardé la plupart des consonnes latines tout en supprimant beaucoup de voyelles atones, l'autre conservant, du moins dans les patois «purs», les voyelles atones dites «d'appui», mais éliminant un très grand nombre de consonnes.

En tête de cet article nous avons fait allusion au problème de la «beauté» des langues. Or, un idiome exceptionnellement riche en voyelles, n'admettant que des syllabes à sonorité croissante, ne serait-ce pas, de ce fait, un idiome qui excelle par une musicalité séduisante? Un idiome qui élimine systématiquement les consonnes en fin de syllabe, n'est-ce pas, de ce même fait, un idiome qui manque de fermeté, qui est

tendances analogues surtout dans les dialectes galloitaliques qui favorisent la syncope (piémontais, émilien-romagnol), p. ex. TREMULARE > piém. *tərmuré*, PRAEFECTU > bol. *parfét*, CREPARE > *karpér*, etc. (COCO, *Dial. di Bologna*, p. 52 s.), mais aussi, en dehors du domaine roman, p. ex. en albanais, où le latin PLACERE aboutit à *pëlqen*, FRICTARIUM à *fërterë*, SANCTAM TRINITATEM à *Shëndërtat*, CHRISTI NATALE à *kërshëndellë*, etc.

[97] Dans les idiomes romanches des Grisons j'ai trouvé des pourcentages de voyelles (et diphtongues) qui varient de 38,5 à 42,8 selon les textes choisis, avec une moyenne de *40,8%*, sans différences notables d'un idiome à l'autre (il s'agit d'un sondage provisoire: 7 petits textes, 1577 syllabes au total). – Pour les patois francoprovençaux de la Suisse romande centrale j'ai obtenu, à la base de 14 textes provenant des cantons de Fribourg, de Vaud et du Bas-Valais (7967 syllabes au total [+ 6 textes, 4283 syllabes, des régions voisines]), les résultats suivants: de 49,4 à 50,8% pour le canton de Fribourg (Posieux, Aumont, Gruyère; en moyenne *49,9%*), de 49,7 à 54,5% (moyenne *50,8%*) pour la région du Jorat, au-dessus de Lausanne («Jurten» chez HERZOG, p. 89, qui abuse de cette forme allemande muséale sans même mentionner la désignation française courante ...), de 48,7 à 51,5% pour le Bas-Valais (Vionnaz, Martigny-Combe, Verbier, Fully, Chamoson, Basse-Nendaz; avec une moyenne de *50,5%*). Il en résulte, pour la zone délimitée ci-dessus (Suisse francoprovençale, à l'exclusion des patois marginaux), une moyenne de *50,4%*. Dès qu'on sort de cette région centrale, le taux des voyelles diminue: 47% dans la partie méridionale du département du Doubs (Amancey-Désertvillers, Bannans), 46% à Bernex (Genève) ainsi qu'à Evolène (Haut-Valais [Valais épiscopal]), 45% à Rumilly (entre Annecy et le Lac du Bourget). – La fréquence extraordinaire des voyelles dans les patois francoprovençaux, surtout de notre zone «favorite», ressort bien clairement d'une comparaison avec les pourcentages d'autres langues, cf. p. ex. le tableau d'ALEXANDRA ROCERIC ALEXANDRESCU, *Fonostatistica limbii române*, p. 31 et 32: 47,74% en italien, 47,26% en roumain (d'après Grumăzescu, 49,4% d'après Roceric, 45,16% d'après Macrea, 42,7% d'après Şiadbei), 46,61% en néogrec, 46,47% en serbocroate, 43,82% en slovaque, *43,36%* en français, 41,9% en hongrois, 41% en suédois, 40,73% en tchèque, 38,86% [ou 40%] en allemand, enfin 37,4% (ou 36,11%) en anglo-américain. Les 50–51% de la Romandie centrale témoignent donc, en effet, d'une floraison luxuriante de sons vocaliques.

[98] Tout le monde ne sera pas d'accord, cf. le troisième vers de la chanson bien connue «Chara lingua da la mamma»: *Tü favella dutscha, lamma* ('douce, molle'). Tout est relatif, et le jugement variera selon le point de référence. Il est évident que le romanche reste une langue amène en comparaison de certaines rudesses de l'allemand. Et c'est l'allemand qui menace de prendre la place du romanche dans les vallées rhétiques ...

d'une mollesse désagréable et en somme un langage de bébé[99]? – On fera bien de s'abstenir de tout jugement esthétique, qui ne saurait être qu'arbitraire et subjectif. Tous ces francophones qui trouveraient «laide», «ridicule» ou «puérile» une prononciation *veni* au lieu de *venir, devoi* au lieu de *devoir; ché, amé, cœu, jou* au lieu de *cher, amer, cœur, jour; fi, vi, nu* au lieu de *fil, vil, nul; jui, avé* au lieu de *juif, avec* – tous ces gens n'ont aucune honte d'*allé mangé,* de *porté des souliés légés,* de *froncé les sourcis,* de *tourné la clé,* de *fumé du taba,* et s'ils ont honte de prononcer le petit mot *cu,* ce n'est pas pour des raisons de bienséance *phonétique.* Et les mêmes personnes n'hésiteraient pas à censurer sévèrement toute infraction à ces règles, sacrées à leurs yeux. C'est l'habitude qui décide en matière d'esthétique, du moins en ce qui concerne les langues, et si l'habitude n'est peut-être pas le seul arbitre, c'est sans doute celui qui a le plus grand poids. Mais il suffit d'un rien, d'une petite mode, de la velléité d'un dictateur ou d'une *star* de TV, pour faire changer d'avis un peuple entier, surtout la jeunesse d'un peuple, et ce sont les jeunes qui façonnent la langue de demain. Demain personne ne se souciera plus de la «laideur» d'aujourd'hui...

«Il m'a fallu assez longtemps pour acquérir la conviction qu'il n'y a pas de langue qui soit laide. A présent j'écoute chacune d'elles comme si c'était la seule langue au monde, et si j'apprends qu'il y en a une qui est sur le point de s'éteindre, je me sens ému comme si c'était la mort de notre planète»[100]. Ce ne sont pas les paroles d'un linguiste, mais celles d'un écrivain de haut rang, prix Nobel en 1981.

L'observateur objectif (ou se croyant tel), conscient du fait que la carte linguistique du globe ne cesse de changer depuis la Tour de Babel, devra bien reconnaître que la mort d'une langue est un processus banal, qu'aucun parler humain ne vit d'une vie éternelle. Mais se défendra-t-il d'un sentiment de profond regret en voyant disparaître, avec les patois francoprovençaux qui s'éteignent, toute cette richesse de sons, de mots et de formes, en somme tout un groupe de parlers galloromans *sui generis,* curieusement conservateur et innovateur en même temps? Il ne s'agit pas que de quelques milliers de syllabes ouvertes (on s'en consolerait...); il s'agit d'un *monde* de particularités linguistiques du plus grand intérêt, témoins d'une tradition autochtone, originale, deux fois millénaire.

Zurich *Heinrich Schmid*

[99] «In der Kindersprache ist Abschwächung silbenfinaler Konsonanten eine universelle Tendenz. In ihrer extremsten Form führt diese Abschwächung zur Öffnung aller Silben» (EVA MAYERTHALER, *Unbetonter Vokalismus und Silbenstruktur im Romanischen,* Tübingen 1982, p. 56).

[100] «Es hat ziemlich lange gedauert, bis ich die Überzeugung gewann, daß es keine häßliche Sprache gibt. Heute höre ich jede, als wäre es die einzige Sprache, und wenn ich von einer erfahre, die im Sterben ist, erschüttert es mich, als wäre es der Tod der Erde» (ELIAS CANETTI, *Das Geheimherz der Uhr,* 1987, p. 46). – Bis repetita placent, cf. H. SCHMID, *Eine einheitliche Schriftsprache: Luxus oder Notwendigkeit?* (San Martin de Tor 1989), p. 27.